

Le Fol espoir



Numéro 3

Le fol espoir est la revue artistique et littéraire du programme Arts, Lettres et Communication du Collège de Maisonneuve.

La revue est publiée depuis plusieurs années sur le Web à l'adresse suivante :

<https://lefolespoir.ca/>

Ce numéro sur papier est la troisième version imprimée du Fol espoir.

Rédactrice en chef : Brianna Pelletier

Design Web et design graphique de l'édition papier : Minji Ardanuy-Jetté

Membres du comité

Littérature : Mia Archambault, Nour-Houda Atamna, Benjamin D. Côté, Maïna Lavoie, Brianna Pelletier et Dusk Renaud-Trudel

Cinéma : Rafael Barrette-Iraola, Maëlie Citté-Longpré et Mikha Moryoussef

Professeur responsable de la revue et de la section Littérature :

Jean-François Vallée

Professeur responsable de la section Cinéma : Olivier Belleau

L'impression de ce numéro a été rendue possible grâce au soutien de la Société Générale des Étudiantes et Étudiants du Collège de Maisonneuve (SOGÉÉCOM) et de la COOP Maisonneuve.

Nous aimions aussi remercier le Groupe de recherche sur les éditions critiques en contexte numérique financé par Le Fonds de recherche du Québec - Société et culture !

sogécom



Table des matières

Une partie de nous, juste pour vous

4

Suggestions des libraires de la COOP

6

Section littérature

Stage en Martinique

14

Récits

18

Poèmes

Section cinéma

Stage à Berlin

54

Critiques

64

Section arts visuels

90

Une partie de nous, juste pour vous

Nous voici donc arrivés à ce qui commence ici : une troisième édition papier du Fol Espoir porteuse d'un espoir qui perdure au sein de nos cœurs et de notre programme d'Arts, lettres et communication. Sans la volonté de tout le monde qui a soutenu, de près ou de loin, ce projet, nous ne serions plus ici aujourd'hui. Nous avons foi que la nécessité d'avoir un espace d'expression à nous, élèves des options Littérature et Cinéma du programme, ne cessera jamais d'exister, que la flamme de l'espoir en l'art ne s'éteindra jamais.

Il faut profiter de chaque instant offert par la vie.

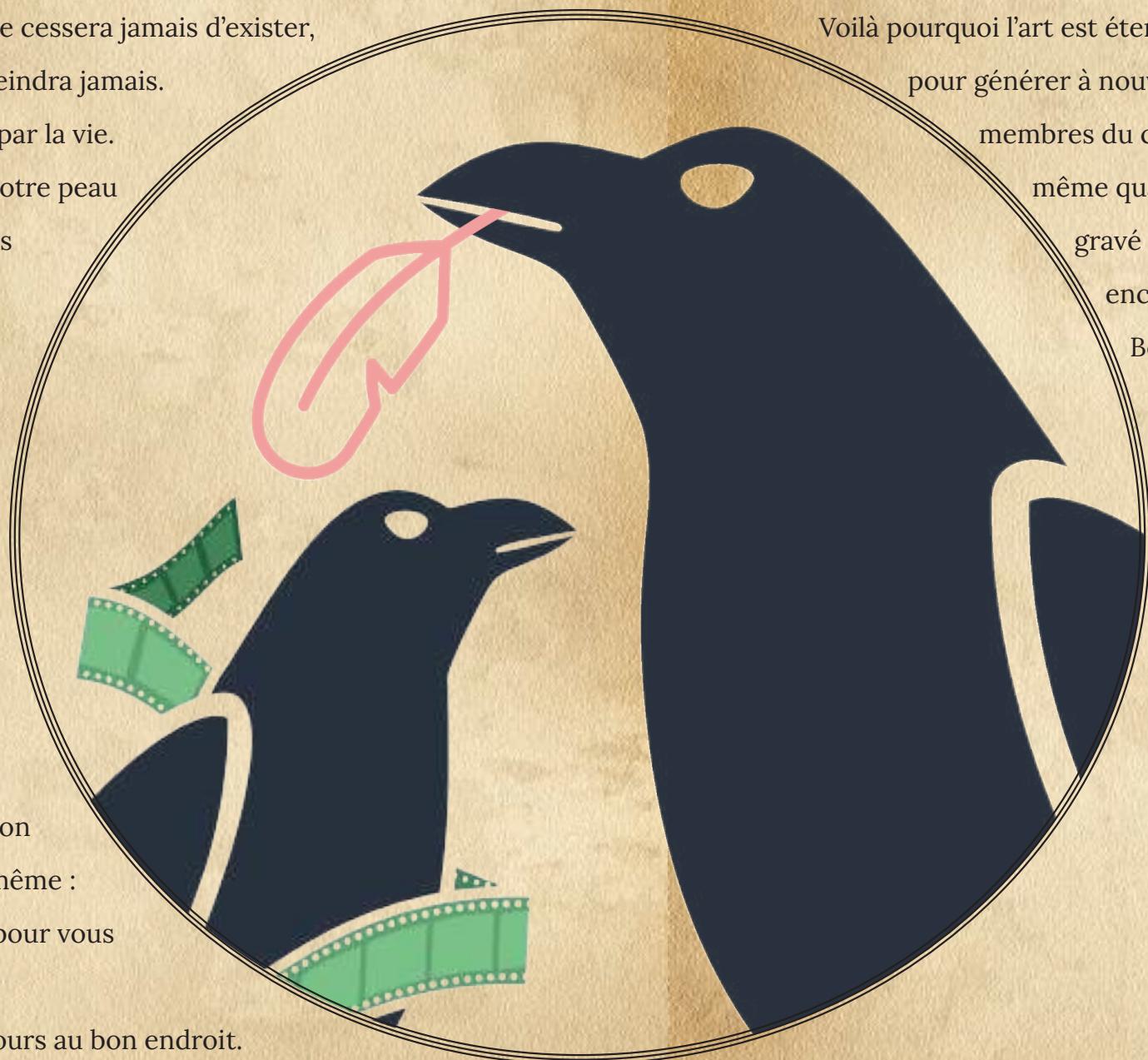
Que ce soit lorsque le soleil chatouille votre peau ou bien lorsque l'orage vous pousse dans votre cachette.

Voilà pourquoi nous souhaitons laisser notre trace et l'offrir au monde entier.

Par les preuves de notre passage – nos poèmes et nos récits, nos films et nos textes sur le cinéma, nos dessins et nos tableaux –, nous laissons derrière nous une bouteille dans la mer houleuse de ce monde. Chacun y va ici de son propre petit message personnalisé, mais l'essence de ce que l'on cherche à laisser au Fol Espoir reste la même :

il y aura toujours une place pour nous, pour vous quelque part

On ne cherche peut-être juste pas toujours au bon endroit.



Par l'art, quelle qu'en soit la forme, nous cherchons à nous survivre, à ce que notre nom persiste au-delà du temps. En écrivant ces mots, en concevant ces images, nous nous immortalisons, laissant au monde le soin de porter notre âme à quelqu'un d'autre. Ces pages ont jailli de notre cœur qui a su trouver son chemin jusqu'à vos mains, à vous, chères lectrices, chers lecteurs.

Voilà pourquoi l'art est éternel : il y aura toujours un messager et un receveur pour générer à nouveau le dialogue de la création. Ainsi, même si les membres du comité de notre revue changent au cours des années, même quand vous refermerez cette revue, cet échange restera gravé pour toujours dans la trame du temps et se répétera encore et encore dans les années à venir.

Bonne lecture, bons visionnements,

Brianna Pelletier

pour l'équipe du Fol espoir



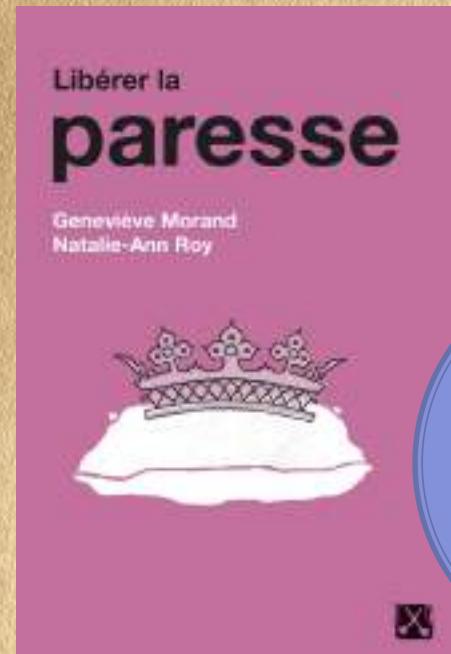


La Coop Maisonneuve fête ses 60 ans cette année! Fondée officiellement le 25 septembre 1965 sous le nom de l'Association coopérative des étudiants du Collège de Sainte-Croix, notre coopérative n'a cessé de grandir et d'évoluer pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui: un membre essentiel de la communauté du Collège de Maisonneuve. À l'occasion de cet heureux événement, des activités culturelles ont été prévues pour offrir à chacune et chacun l'occasion de célébrer ensemble notre histoire et notre avenir.

Rendez-vous sur la chaîne YouTube de la Coop pour visionner le microspectacle de Myriam Gendron, diplômée du Collège de Maisonneuve, ainsi que les capsules vidéo réalisées en partenariat avec le département de Cinéma, autour du thème « Le livre qui a marqué ma vie ».

Une grande célébration en septembre 2025 rassemblera nos partenaires et anciens collaborateurs. On y lancera une exposition des archives de la Coop, organisée en collaboration avec le département de Techniques de la documentation, sur nos 60 ans d'histoire.

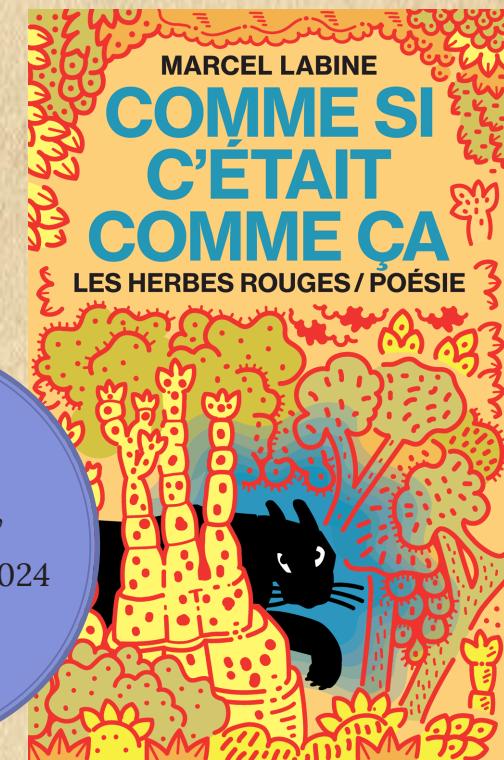
Nous tenons à exprimer notre profonde gratitude à tous les membres de la communauté qui ont contribué au succès de la Coop au fil des années : les étudiantes et étudiants, les professeurs et professeures, le personnel administratif, la direction du Collège ainsi que nos précieux partenaires tels que la Fondation du Collège de Maisonneuve, la SOGÉÉCOM et Éducation 3^e âge. Votre soutien et votre engagement ont fait de la Coop Maisonneuve la plus ancienne institution démocratique de notre établissement!



Geneviève Morand
et Natalie-Ann Roy
(dir.), les éditions
du remue-ménage,
2024

Après avoir disséqué la colère et la luxure, Geneviève Morand et Natalie-Ann Roy poursuivent leur relecture impénitente et tendancieusement féministe des péchés capitaux. Quelque part entre deux burnouts, les auteurices dénoncent tout ce qui les draine et se demandent qui a vraiment droit au repos et au self-care. Est-ce possible de ralentir sans crisper le feu dans les systèmes ?

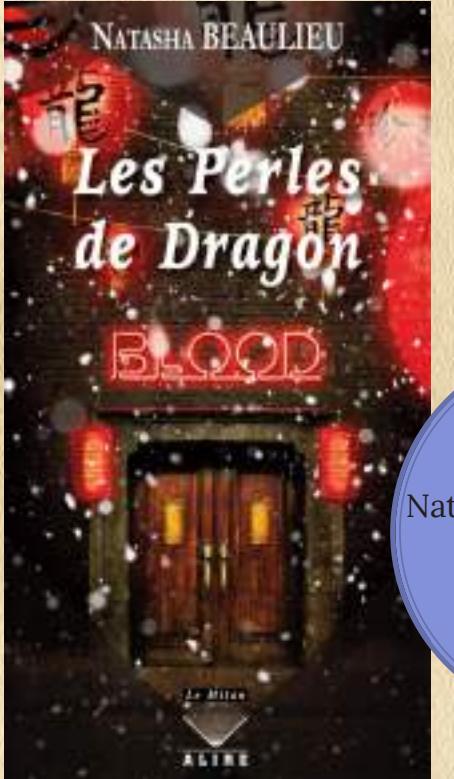
Marcel Labine,
Herbes Rouges, 2024



Marcel Labine, ex-professeur du Collège de Maisonneuve, nous entraîne, avec Comme si c'était comme ça, dans une aventure de pensée. Convoquant des oracles qui connaîtraient l'avenir, mais s'obstinent à rester muets, les poèmes décachotent leurs questions brûlantes. Même la panthère parfumée, cette icône impénétrable venue de Dante, gardera pour elle son haleine magnifique, prometteuse d'un langage autre, une poésie qui serait plus forte que la perte de sens.

coop maisonneuve

60 ans

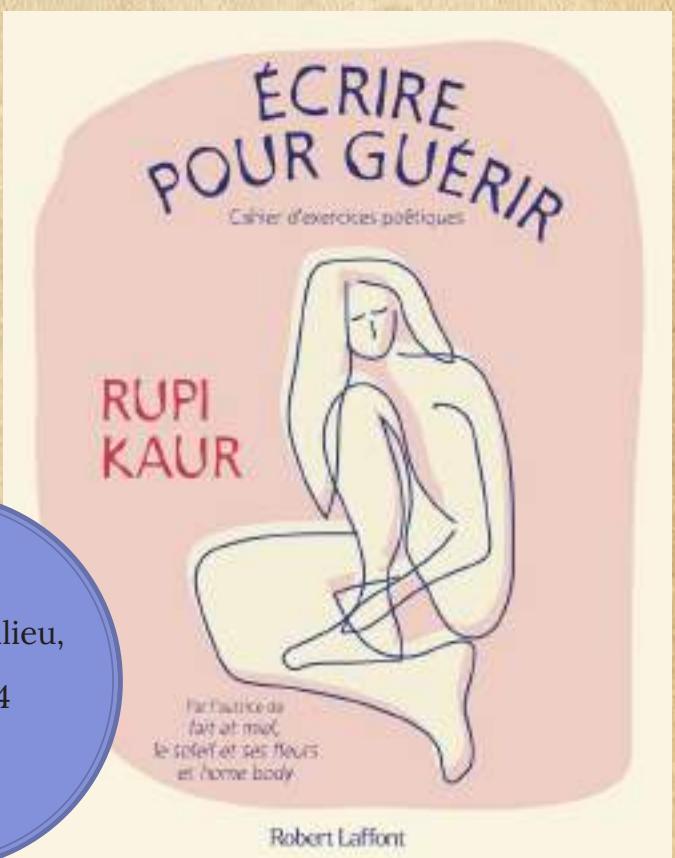


Natasha Beaulieu,
Alire, 2024

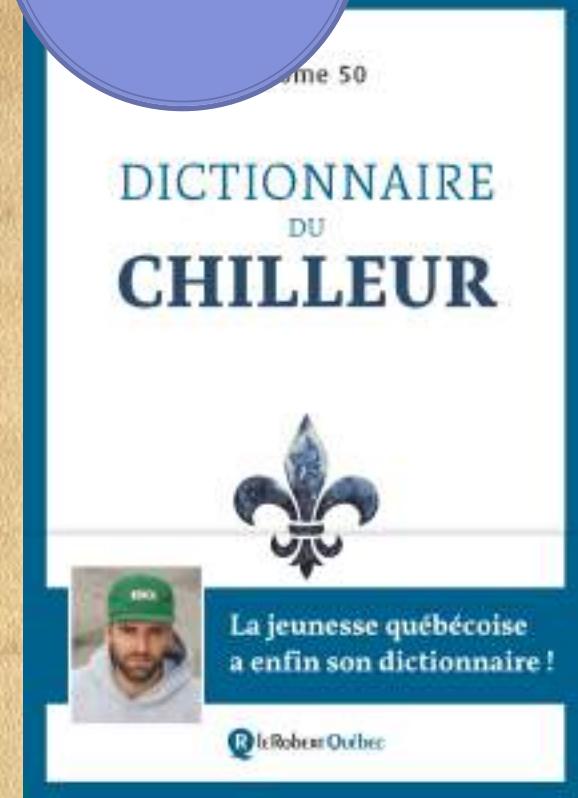


Rupi Kaur a conçu ce cahier d'exercices guidé mêlant écriture libre et poésie pour nous aider à découvrir tout le potentiel de notre monde intérieur. Elle nous invite à renouer avec notre créativité, souvent mise à mal par nos vies saturées de responsabilités, en laissant jouer l'enfant qui est en nous!

Natasha Beaulieu,
Alire, 2024

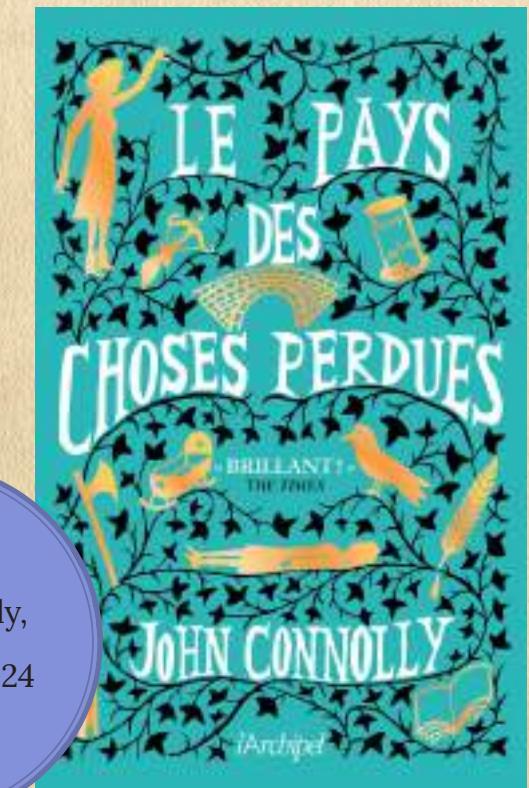


Jérôme 50,
Le Robert Québec,
2024.



Phoebe, 8 ans, est dans le coma. À son chevet, sa mère, Cérès, lui lit les contes qu'elle affectionne dans l'espoir qu'elle se réveille. Mais il est difficile de garder espoir, si difficile.... Non loin de l'hôpital où Cérès passe ses soirées se dresse une vieille demeure. Poussée par une force étrange, la jeune femme pénètre dans la maison et se retrouve propulsée dans un monde fantastique.

John Connolly,
L'Archipel, 2024



coop maisonneuve

60 ans

Amoureux de sa langue, le chanteur et linguiste Jérôme 50 déambule depuis plusieurs années dans les parcs, les rues, les bars, à la rencontre de la jeunesse québécoise. Avec son Dictionnaire du chilleur, il nous offre le premier ouvrage qui décrit le langage oral des jeunes Québécois d'aujourd'hui. L'auteur brosse le portrait d'une langue créative, joyeuse et débridée, nourrie par les influences de l'anglais, du créole haïtien, de l'arabe et de l'argot français.

...la pensée accédant à la
beauté dans la lumière

...parfaitement inutile : sa seule
utilité est qu'elle aide à vivre

Littérature

...un métier où il faut sans cesse
recommencer la preuve qu'on a du
talent pour des gens qui n'en ont pas

...le chant du cœur du peuple et le
peuple est l'âme de la littérature

...un coup de hache
dans la mer gelée
qui est en nous

...la preuve que la vie
ne suffit pas

...une dérive du péché

...simplement du langage
chargé de sens au plus haut
degré possible

Apnée

Décompose-moi

Ferme simplement les yeux

Trainez-moi vers la rive

Le jardin

Bonne nuit ma vie

Pauxillatim petit à petit

Le parapluie

Écarlate

Chewbacca

Le vieil homme à
l'esprit noyé...



Un Vide À Soi



Chroniques martiniquaises

Pour la première fois en 2024, des étudiant·es de l'option Littérature de notre programme Arts, lettres et communication ont participé à un stage dans le cadre du Festival en pays rêvé, une célébration du livre et de la littérature fondée en 2022 dans le sillage des deux éditions martiniquaises du Festival Écritures des Amériques avec la volonté de doter la Martinique d'une grande fête annuelle de la littérature, qui attireraient les écrivains de toutes les latitudes dans ce « centre du monde ».

Huit étudiant·es de l'option littérature ont participé avec leur enseignante Marie-Catherine Laperrière à l'édition 2024 du festival. Pour entendre des échos et voir des images de ce merveilleux périple littéraire, lisez ici leurs Chroniques martiniquaises!

Mardi 19 novembre, Lycée Bellevue et Université des Antilles

Écouter Dany Laferrière, c'est un peu comme écouter maître Shifu dans *Kung fu Panda*. Il parle comme un sage, il est poétique, il est amoureux de la langue, de l'écriture et des mots. Ses paroles, poétiques et profondes, font écho à un amour sincère pour la langue et l'écriture. « Je suis un lecteur qui écrit ». À chaque question posée, il savait ramener la discussion vers une idée essentielle : les enfants. Pour lui ce sont eux les véritables producteurs de mots nouveaux. « La littérature c'est un enfant qui traverse la fenêtre et amène les 26 lettres de l'alphabet avec lui. »

Zhiyan Zahraee

16 au 23
novembre 2024



Lundi 18 novembre, Soirée d'inauguration,
Château La Favorite

[L'inauguration du Festival en pays rêvé] a eu lieu le 18 novembre, au Château La Favorite, où les invités se promenaient en tenue de soirée pour faire la rencontre des écrivains. Chaque auteur fit une apparition sur scène, puis présenta son livre. Autour de nous, les criquets chantaient dans nos oreilles, alors que les jeux de lumières dansaient sur les murs du château, charmant nos yeux.

Kaileena Borys



Mercredi 20 novembre, Bibliothèque
Schoelcher, Fort-de-France

Hemley Boum aime parler famille, elle vient d'une fratrie soudée. Jusqu'à ce que la COVID en sépare [ses membres]. Et qu'elle se mette à écrire. Sur un village pêcheur, si beau qu'elle en est certaine : il disparaîtra bientôt. Elle dit écrire sur les géographies. Elle parle du Rêve du pêcheur. Quand est-ce que le silence devient nocif ? À quel chapitre, je veux dire. Emilie Frèche veut exposer le mur des silences, elle. Parce que pour elle, ce qui est vrai, c'est le sentiment. C'est ce qu'elle dit dans son livre *Les Amants du Lutetia*. Et la liberté dans tout ça ? Hemley Boum parle de l'endroit où on peut être libre. Emilie Frèche parle de la liberté d'être en colère.

Dusk Renaud-Trudel

Mercredi, 20 novembre, Lycée Bellevue

Conférence avec Léa Mormin-Chauvac sur Les sœurs Nardal : à l'avant-garde de la cause noire. Ce livre est une façon pour [l'autrice] de montrer les coulisses [de son travail], un travail [qu'elle souhaite] le plus honnête qui soit et [le plus] réaliste. Léa Mormin-Chauvac a découvert l'histoire et le travail des sœurs Nardal [en s'intéressant] au concept de « misogynoir » en France. La misogynoir est un concept au carrefour du féminisme et de l'antiracisme. Écrire sur les sœurs Nardal fut une très grande inspiration pour Léa Mormin-Chauvac, elle a pu faire revivre le travail et l'histoire de ces sœurs et ainsi les rendre un peu à la vie.

Rosalie Bourgon



Lundi 25 novembre 2024, Épilogue - La connaissance

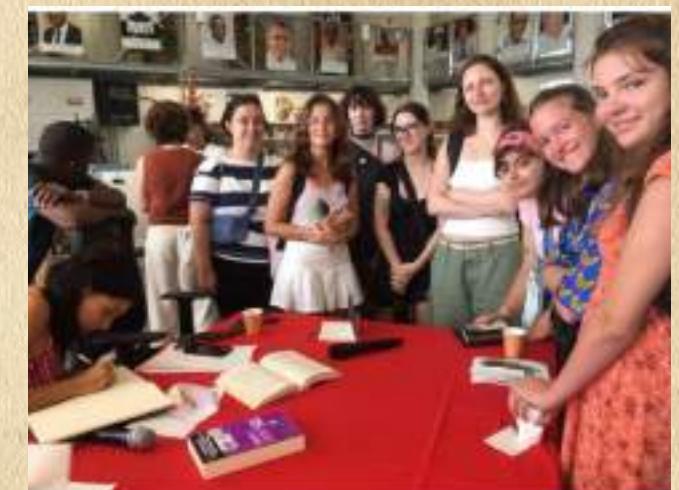
Il y a quelques jours, j'ai passé les huit meilleures journées de ma vie. Je dirais que le stage a changé quelque chose en moi. Je suis partie de chez moi, j'ai abandonné ma routine et laissé de côté tous mes soucis qui pèsent dans le cœur. Je suis partie de Montréal le cœur lourd et l'esprit moins vivant. Comme à chaque voyage, j'ai reçu le cadeau de la connaissance. Je suis revenue avec une nouvelle partie de moi. Huit jours de soleil, de beauté, de rire et de sourires. Huit jours de découverte, d'aventure et d'amour.

Zhiyan Zahraee

Jeudi, 21 novembre, Lycée Shoelcher

Dès le début de cette conférence, [Sarah] Barukh met les choses au clair : les féminicides sont des actes cruels [...]. Qu'est-ce qu'un féminicide ? C'est lorsqu'une femme est tuée à cause de son sexe, c'est un crime de possession, c'est lorsque la femme n'est plus l'objet de possession de l'homme et que [ce dernier] décide de la tuer. La plupart des féminicides sont commis par des conjoints ou ex-conjoints. Et bien que dans les journaux, certains de ces crimes soient reconnus comme ce qu'ils sont, seul le criminel est décrit, nommé, humanisé. La victime, quant à elle, devient juste un autre numéro.

Mia Archambault



APNÉE

Camille Paquette

1.

puissance assourdissante d'une vague

elle frappe un rocher

asperge la plage

noyés les grains de sable

coquillages impuissants

ne font que se laisser emporter

par la vague

le déchaînement

en apnée

le surfeur

touche le ciel

plaques tectoniques

les yeux dans la graisse

baleine? Requin

dents pointues

sabre

les coquillages ensanglantés

2.

perte de temps

et si je refuse de ressentir ?

chaos du négatif



terreur de l'étourdissement

trahison de Moi-même

de la survivante

elles existent

Je

ne les trouve simplement

pas valables

3.

grain de sable dans un océan

aucun souvenir

simplement

les

cicatrices

besoin de parler

ne jamais avoir appris comment

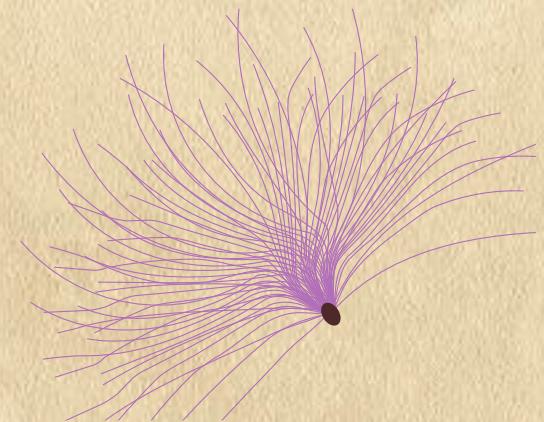
4.

douze années d'existence

douze façons de les tuer

les couleurs servent d'entonnoir

n'ai-je pas dit non assez fort ?



5.

vagues dans la gorge

œur tailladé

sous un bâtiment en destruction

y avoir laissé ma respiration

journée pluvieuse

coeur copieur

6.

ne pas comprendre
entrechoquement des émotions
flotte constamment, vole dans le ciel
J'avais besoin d'être un oiseau
respire le ciel
le monde s'alourdit
où est-ce...

Moi.

la gravité éloigne mon corps
nage dans la lune

7.

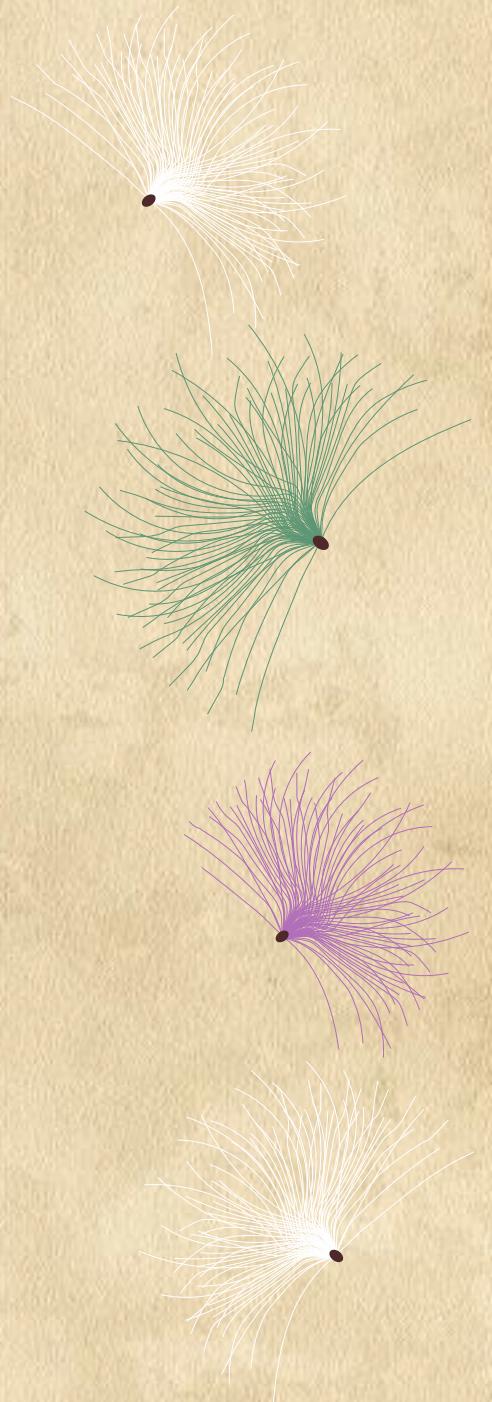
le verre brise
bien
des choses

8.

j'aurais jamais dû exister
moins de trous noirs
moins d'océans

mon corps me hait

9.
parfois



oui

parfois.

syllabes entassées

oui,

entassement d'encre

sûr que je suis l'encre

qui d'autre ?

oui.

ça arrache l'écorce aux arbres

ça détruit les forêts

brûle

b r û l e

pour mourir

pas besoin d'être ailleurs

la forêt fait l'affaire

le feu a été ...

putain

juron?

oui,

putain

j'ai toujours autant mal

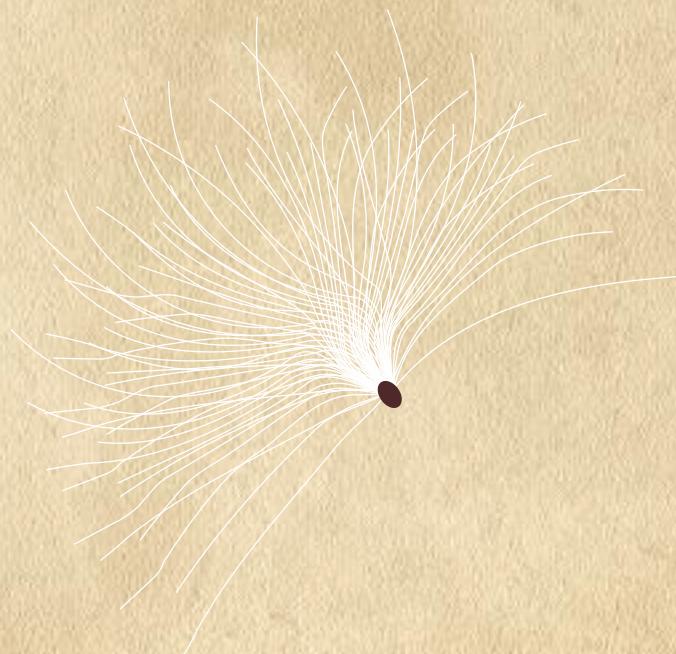
les brûlures picotent

10.

je suis en colère

tellement

telleeeement

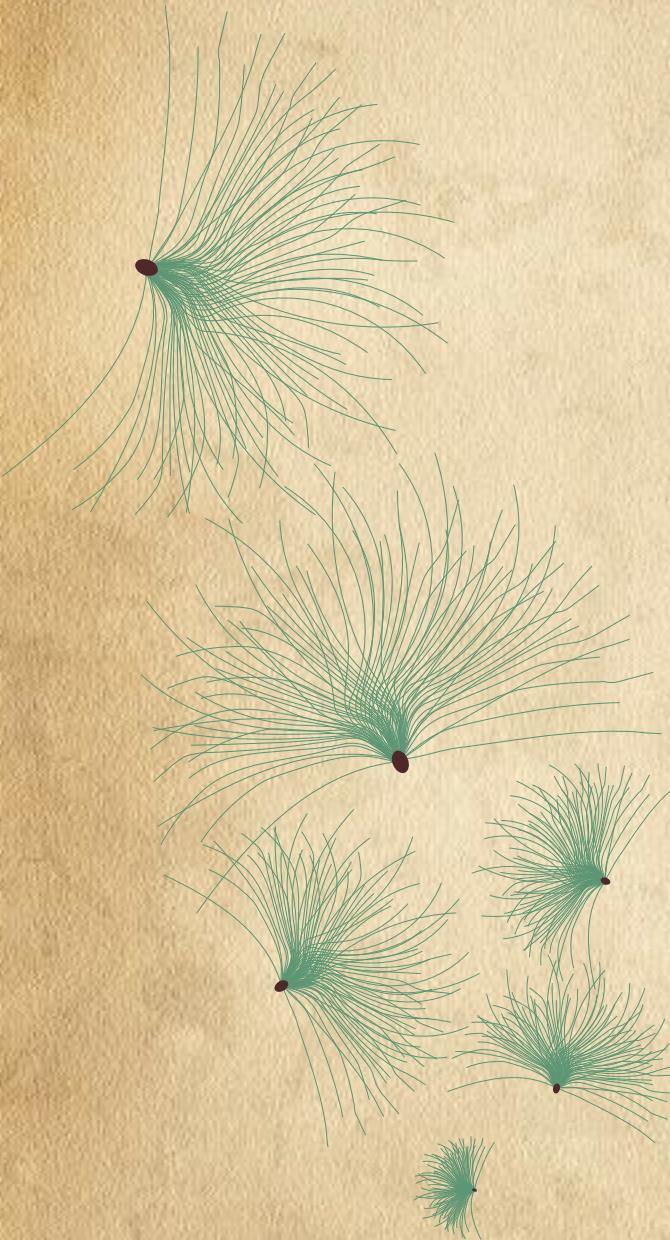


en colère
Je veux exploser
imploser
une bombe ? un putain de soleil, oui
vagues titaniques
au diable le tsunami
j'attaquerai cette fois-ci
j'ai envie de sacrer
j'utilise trop le je
je je je je
égoïste
je plonge
laisse-moi me noyer le temps d'écrire

11.
le vide trop plein

12.
une mer a vu noyade
mer est partie
se noyer dans le sable
ça se peut ?
mer croit que non
j'ai vécu oui

12.
j'ai plongé.



Un Vide À Soi

Évi Bernard

ma poupée
en semi porcelaine semi pansement
aux pieds de fissures enrobées
de satin rose ornées d'une boucle tel
un présent
de nos doigts on lui peint
un cœur aux lèvres l'étire
en lune demi-là
poignardée à l'inertie
par deux épingle aux bouts perlés

sur ma poupée on cloue
dentelle déchirée soie recousue
par des barbelés plaqués or

remballée dans un rêve
(pas le sien)
on la transperce en paralysie verticale
sur la flèche d'une église

naît une soif anthropophage dans
l'attente de la patience
la nuit le froid l'inconnu
dévoration de son voile
un vent trop fier

emmêlement de ses cheveux
un corbeau sans voix
exhumation de ses yeux

trouée ma poupée devient
creuse un vide observable
palpable
qu'on ceint d'un corset qu'on moule
en autre chose

on peut toujours la rembourrer
de plumes de pétales
la ramasser à la petite cuillère
inhumer ses os émiettés sous
une nouvelle pelure un aimant vivace
aux épines émoussées



Décompose-moi

Frédérique Renaud-Trudel

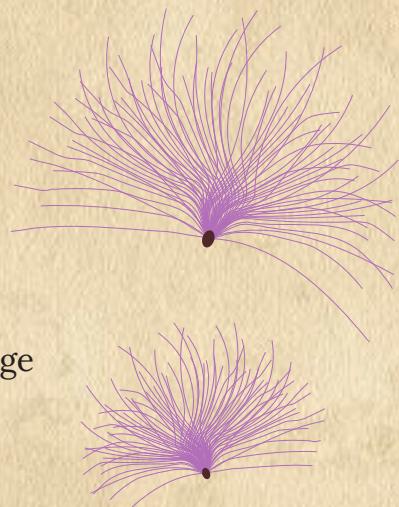
Lune cuivrée pleure
ses larmes tombent dans mon œil
mon sang coule dans le lac
des os poussent entre mes orteils
Fleurs rouges de mes entrailles

Reflétez le ciel

Un cerf abattu
Des flèches sans pointes percent ma gorge
Chasseur mangeur de cœurs
pratique la broderie sur ma peau

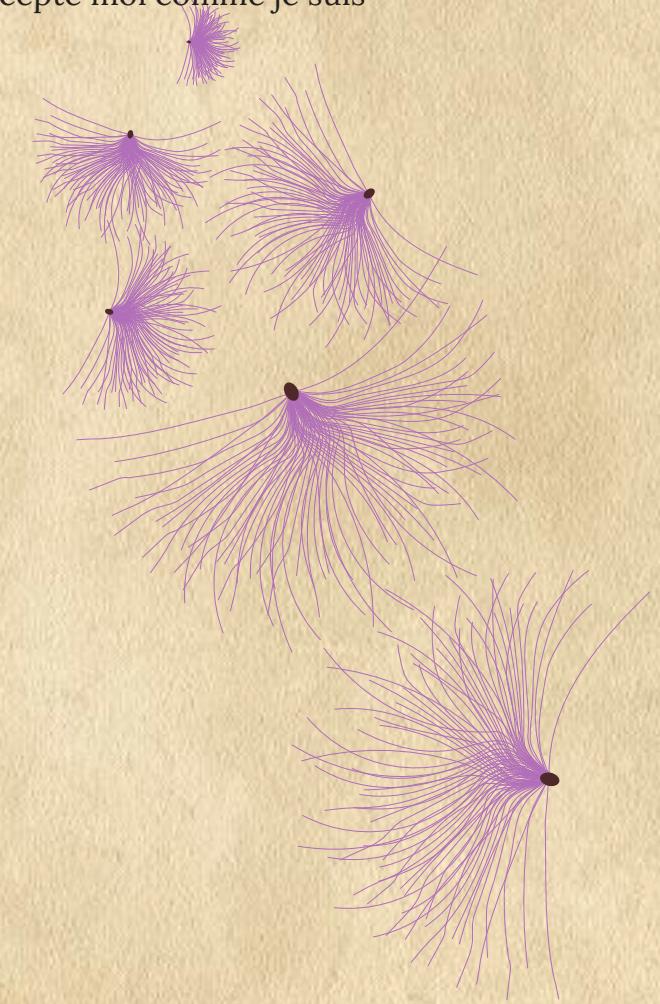
Ronces dans mes veines
Racines sous les yeux
Me voilà lié à la terre
Noces de vers sur ma langue

La mousse ronge mes ongles
Mes dents éraflent les roches
Vertèbres brisent la peau du dos
Tombent comme les bois des cervidés



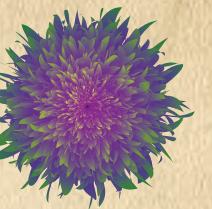
Mort à l'âme
Mort à la moelle
Main dans la main avec un saule pleureur
Arbalète à la place des doigts

Accepte mon corps
Accepte le fil dévoré de mon cerveau
Accepte l'intestin vide qui s'écoule de mon ventre
Accepte mes muscles déchirés par les corbeaux
Accepte moi comme je suis



Ferme simplement les yeux

Laurine Fiandino



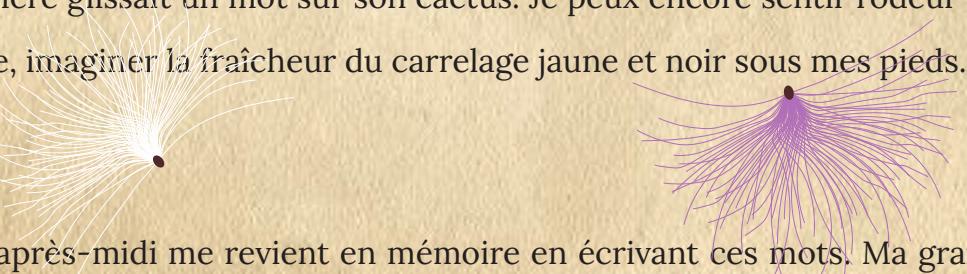
Selon moi, il existe trois catégories de personnes dans ce monde. D'abord, celles qui sont d'un commun accord avec le présent. Leur vie actuelle leur convient, elles ne désirent qu'en profiter un maximum avant qu'elle leur échappe. Ensuite, celles qui sont tournées vers le futur. Elles ne cessent de planifier – ou non – leur avenir, ne cessent d'attendre que leur vie commence réellement, devienne excitante. Enfin, celles qui trouvent du réconfort dans le passé. Ce qui était n'est plus, mais c'est là qu'elles aimeraient être.

Si l'on me demandait à quelle catégorie je pense appartenir, je répondrais la troisième. Ne vous méprenez pas, le présent est passionnant et je m'extasie devant la perspective du futur qui approche à chaque instant, mais le passé peut parfois être une consolation. Il sait se montrer tendre et doux lorsqu'on en a besoin.

Ce que je chéris particulièrement de mon passé, c'est mon enfance. Cette enfance orangée comme les couchers de soleil et rose comme l'amour maternel. J'ai grandi dans la campagne provençale, au milieu des champs de lavande et de vignes. Le gazouillis des oiseaux le matin, le cri des cigales la journée et celui des grillons la nuit étaient des sons habituels. Je me souviens de cette balançoire en plastique jaune dont la corde m'irritait la paume des mains, de cet arrosoir d'un vert que le passage du temps avait affadi, de ce pot de camélias que ma grand-mère chouchoutait tant. La glycine surplombant la terrasse aux dalles rouges, l'odeur des moules qui mijotaient, le son de la télévision qui jouait dans le salon, le romarin qui frémisait sous l'air chaud des vacances d'été, le bourdonnement des abeilles qui butinaient les fraises en fleurs. Tout n'est à présent qu'un souvenir, un enivrant tourbillon d'éclairs nostalgiques, de bruits, de goûts, de senteurs. Mais oh! ce que je donnerais pour tout revivre rien qu'une fois.

De tous mes souvenirs, tous les moments que je pourrais revivre, je choisirais le trajet en voiture pour quitter les Alpes Maritimes et me rendre dans le Var. C'était long, si long, bien plus long que les deux heures que mes parents me promettaient, le voyage se retrouvait allongé par l'impatience enfantine, l'effervescence des vacances, la hâte de retrouver le reste de ma famille. J'adorais le sentiment de renouveau qui m'envahissait lorsqu'on gagnait enfin l'autoroute, laissant Grasse derrière nous; je regardais les autres voitures rouler à nos côtés, m'imaginant qu'on participait à une course sans fin; je promenais mon regard sur les champs de vignes qui s'étendaient à perte de vue. Mon père faisait jouer de vieux CD des Beatles, de Francis Cabrel ou de Christophe Maé dont on chantait les paroles en choeur. Au fil des années, j'avais fini par repérer le moment exact où on arrivait enfin dans le département varois. Une tout autre joie m'habitait alors, je sautillais dans mon siège, et le soleil semblait plus éclatant encore. J'essayais d'apercevoir la mer et les longues plages de sable doré au loin, je rêvais des journées qu'on passerait dans la même position que les touristes qui y étaient déjà. Mais l'instant précis où mon excitation atteignait son comble, c'était quand Azura Park entrait dans le paysage. Non seulement ce parc d'attractions avait-il fait partie de tous mes étés, mais il signifiait qu'on était arrivé – ma grand-mère habitait à une dizaine de minutes. Je me rappelle cette petite route en terre battue couverte de cailloux qui menait à la vieille bâtie de campagne. Lorsque mon père tirait enfin le frein à main, je sortais en trombe de la voiture, ne pouvant plus attendre une seconde de plus. Ma grand-mère attendait devant le portillon du jardin, prête à nous donner un millier de câlins. Mes parents déchargeaient les bagages, et on gagnait la maison tous ensemble, ma grand-mère glissait un mot sur son cactus. Je peux encore sentir l'odeur émanant de la cuisine, imaginer la fraîcheur du carrelage jaune et noir sous mes pieds.

Un certain après-midi me revient en mémoire en écrivant ces mots. Ma grand-mère



nous avait amenées, ma mère, ma sœur et moi, à un repas de village, à Cavalaire. Nous avions pris la voiture pour y monter et la route sinuueuse m'avait donné la nausée. Là-bas, de grandes tables de pique-nique avaient été disposées le long des rues ; il y avait des centaines de personnes ! Nous avions mangé de petits plats typiques de la Provence : moules et frites, légumes aux fines herbes, assiette de tomates et mozzarella à l'huile, tartines au beurre, salade niçoise, tapenade et aïoli, pissaladière... Après le repas, nous avions sillonné les rues du village, contemplé les vieilles maisons en pierre bossagée. Cette architecture de campagne restera toujours ma préférée. Je me souviens de ma mère prenant des photos de ma sœur et moi devant les fleurs, les fenêtres que nous trouvions jolies, le point d'observation d'où nous avions la vue sur toute la montagne.

Je me surprends souvent à repenser à cette époque de ma vie, à formuler des prières impossibles, car ce temps est révolu. Il me manque tellement. Le bruit des vagues s'écrasant sur le sable doré me manque. Le chant des cigales annonçant le beau temps me manque. Les repas de famille autour de tomates du jardin et de bougies à la citronnelle me manquent. S'asseoir sur le tracteur de mon grand-père et l'aider à ramasser le raisin lors des vendanges me manque. Être une enfant ne devant se soucier de rien me manque. Recevoir un amour inconditionnel, simple à accepter et à redonner me manque. Pourquoi cette forme d'amour n'existe-t-elle plus ? Pourquoi tout doit-il désormais être compliqué, ambigu, paradoxal ? Pourquoi dois-je aimer la raison de ma souffrance, pourquoi ne puis-je pas retourner en enfance ?

Trainez-moi vers la rive

Kaileena Borys

« Tu es une eau informe qui coule selon la pente qu'on lui offre, un poisson sans mémoire et sans réflexion qui tant qu'il vivra dans son aquarium se heurtera cent fois par jour contre le vitrage qu'il continuera à prendre pour de l'eau. »

Marcel Proust (*A la recherche du temps perdu*)

« On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. »

Héraclite

Suite poétique

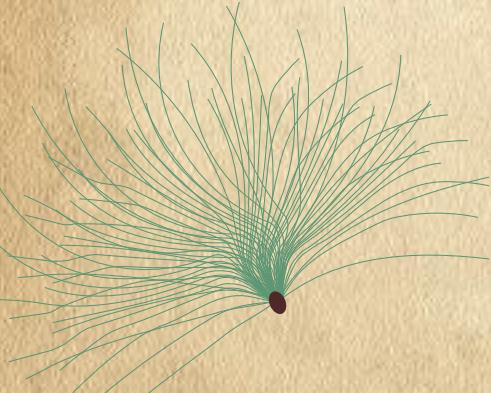




l'air rie tend hameçon
je mords
oxygène s'inhale humiliant
gènes gravés dans chaque écaille
blâmez mes ancêtres
si impossible ascendance
vers terre ferme
si immobile ligne
relie proie prédateur
armé rêve de survie
vous font pitié



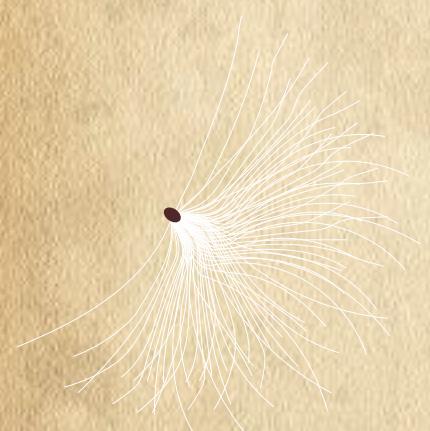
demain eaux ne seront plus
mêmes
vagues guideront
plus haut
plus bas
je tournoierai
chercherai rives
souvenirs intacts
rêves vivants
porte clef
naïveté



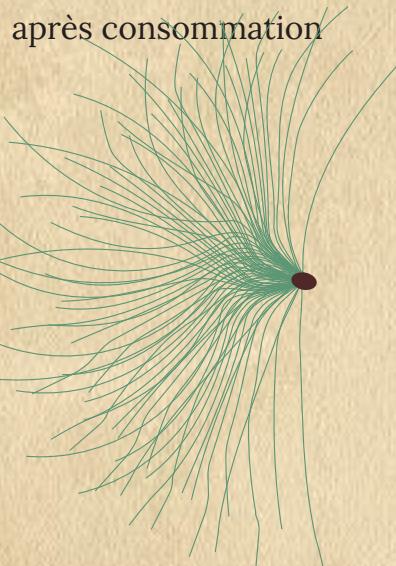
banc de poisson
fourmille moi emprisonné
destiné à suivre courant
branches des autres
écho vide
propres battements
yeux pétrifiés
miroir des miens
si je fais gicler mon sang
pourrais-je me reconnaître
les requins m'attaqueront
reste du banc
partit mort deviendra
ma seule différence



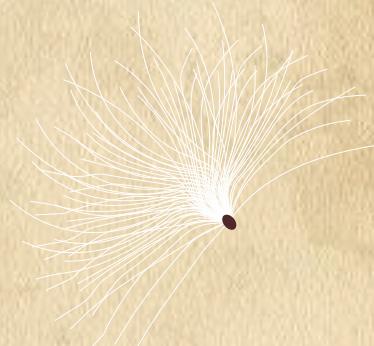
iberté sent mauvais
empête éparpillements défécations
même plancton
goûte
caoutchouc
juste assez
donne envie
nager
jusqu'à rive
mourir sécher



oleil inatteignable
peut-être eaux profondes
retour bercail
grottes souveraines
cachent artéfacts
naissance contre-courant
découvertes crues
vomissement promis



mensonges légaux



noyade espérée

Par pitié emballez-moi dans du plastique. Oubliez les gigantesques océans les sublimes coraux les épaves légendaires. Exposez en fines tranches les plus belles parties de ce que je suis. Désossez toute impertinence visible et jetez-les à la poubelle. Le cerveau aussi.

Vendez-moi. Laissez-moi pourrir dans le ventre d'une femme enceinte ou dans celui d'un retraité. Je donne mon corps à la science, à un supermarché, à n'importe quoi.

Et si je dois renaître, sauvez-nous tous de la possibilité que je puisse errer à nouveau dans les houles cauchemardesques. *Menu à votre carte : un peu de caviar consentant.* Ainsi, sacrifiez mon corps embryonnaire et laissez-moi baigner dans la cuillère argentée d'un affamé.



Le jardin

Mia Archambault

Les racines, telles des mains invisibles, tissent des liens entre le ciel et l'enfer, entre l'infini et l'éphémère. Elles se frayent des chemins dans la terre, plongent dans les abîmes, puis s'élèvent vers la lumière, entrelacs de mémoire et de souffle. Le vent est un messager errant, porteur des murmures du jardin, et l'eau, un poème liquide qui coule sur les lèvres des pierres, des rires d'argile qui oublient le temps.

Le sol est un écrin de silence, un ventre maternel où naissent des étoiles de terre, une mer calme où les plantes voguent sur des courants d'ombre et de lumière. Les herbes, complices des ventres nus du matin, se tordent dans une danse infinie, une ronde muette où chaque brin semble chanter l'impermanence des choses. Les feuilles sont des doigts de la sagesse qui effleurent les cieux, leurs palmes ouvertes capturent les promesses du jour avant qu'elles ne se dissipent comme des nuages.

Le jardin est la mémoire d'un monde perdu, une légende que l'on lit sans comprendre, où chaque pétale est une page blanche, chaque arbre, un dieu muet. Et quand la pluie tombe, elle est une caresse divine, un chant ancien qui parle aux racines et aux pierres, effleurant le sol comme une caresse de l'autre côté du miroir. Le jardin, tout comme un rêve que l'on garde au fond de soi, est à la fois la fin et le commencement, l'éternité en une seconde, et la fragilité du temps suspendu.



Bonne nuit, ma vie

Kaileena Borys

Madame Kimberly déposa une feuille sur le pupitre de mes camarades, puis sur le mien. Je remplis l'évaluation du 18 février en glissant maladroitement mon crayon sur le papier dans l'intention de tracer des lettres familières. Puis, la dernière question se dévoila sous mes yeux : *Que veux-tu être quand tu seras grand(e) ?* Une confusion naquit en moi, et je dus prendre le restant de la période afin de traduire en mots mon hésitation profonde, pour finalement écrire :

RETRAITÉE

...

Il est étrange de voir Madame Kimberly à cette heure de la journée. À l'extérieur des grandes fenêtres de la classe, le ciel noir engloutit le paysage dans l'obscurité. La neige, quant à elle, se dépose paresseusement sur le ciment de la cour d'école. C'est encore plus étrange de voir Maman et Madame Kimberly dans la même pièce. Elles se saluent, puis s'assoient face à face, le bureau séparant mes deux mondes. En m'assoyant sur la chaise à côté de Maman, je regarde furtivement la troisième chaise vide. Présentement, ce vide travaille. Il finira sûrement tard, puis me donnera en arrivant un bisou sur le front en guise de bonjour, de bonsoir et de bonne nuit.

- Bonsoir, Madame Beauregard, bonsoir Rita. Je vais commencer la rencontre en disant à ta mère comment tu es une élève modèle. Tellement calme, tellement polie !
- Ah! C'est pas la première fois qu'on me dit ça! Depuis son entrée au primaire, j'entends juste des bons commentaires, mais je me lasse jamais de les entendre! ricane Maman en prenant fièrement ma main.
- Je pense que je vous l'ai déjà dit à la première rencontre, mais si j'avais une classe avec vingt-deux Rita, je serais au paradis !

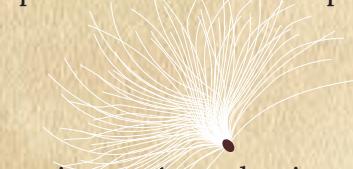
Madame Kimberly tourne son regard vers moi, ses yeux pétillants guettant une réaction



de ma part. Je lui souris, attendant impatiemment que Maman intervienne dans la conversation. Mes pieds se frottent ensemble, alors que je baisse la tête vers le sol.

- Oui, ben elle a bien été élevée ! Sa petite sœur est en deuxième année, là. Si vous l'avez dans trois ans, vous verrez qu'elle est aussi exemplaire que sa grande sœur !

- Oh, j'ai hâte de voir ça !



Les deux femmes rigolent un peu, et je continue de gigoter sur la chaise inconfortable.

- Niveau études, ça va super bien aussi, je n'ai rien à dire. Elle sait faire ses additions, soustractions, multiplications, divisions, fait peu de fautes lors des dictées, bonne compréhension des textes qu'on lit en classe... Je dois avouer qu'il y a juste son dernier travail qui m'a un peu surprise.

Le léger sourire de Maman devient abruptement une ligne tendue. Je lève ma tête et laisse mon regard se poser sur les morceaux de craies au bord du tableau. Pendant ce temps, Madame Kimberly sort une feuille d'un cartable et la glisse sur le bureau.

- Le travail s'est bien passé, mais c'est la dernière réponse qui m'a laissée perplexe, commente ma professeure alors que les yeux de Maman virevoltent à gauche, puis à droite, scrutant intensément ma copie.

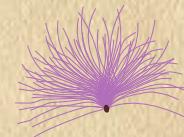
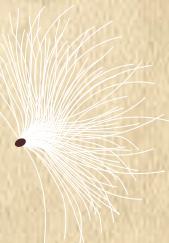
- Rita... Qu'est-ce que tu veux devenir quand tu vas être grande ?

La question, bien que j'y aie répondu auparavant, me prend tout de même par surprise. Grande. Grande en taille ? Grande dans le sens que mon cerveau aura atteint un niveau de maturité stagnant ? Vieille ? Responsable ? Un âge où le désir d'engloutir des bonbons la nuit en écoutant la télévision me répugnera ? Un âge où le père Noël ne sera qu'une masse rouge destinée à décorer l'entrée de l'appartement ? Quelle identité me conviendra lorsque le miroir reflétera les lianes grisâtres de ma chevelure ?

Ultimement, ma peau collectionnera de nouveaux chemins plissés s'étendant sur l'entièreté de mon corps, et ce sera en prenant l'autobus, lorsque quatre individus se propulseront hors de leur siège pour me laisser une place, que je le réaliseraï. Je serai vieille, ridée et faible.

Or, l'opportunité de retrouver quelques joies de l'enfance me gardera heureuse. M'étendre devant des centaines de postes de télévision, partir vers une plage inconnue dans les tropiques, voir de nouvelles branches pousser de mon arbre généalogique et les accueillir durant les réveillons de Noël : je ne vivrai plus ma vie en comptant les mêmes quarante pénibles heures qui s'écoulent par semaine. Je serai présente aux spectacles de mes petits-enfants et ne manquerai jamais de les encourager dans chaque accomplissement de leur vie. Je serai ce que Papa n'aura jamais réussi à être et je ne deviendrai un vide pour mon entourage que lorsque que la pierre tombale décorera ma nouvelle, et éternelle, maison.

- Retraitee.



Ma brève réponse secoue brutalement Maman qui commence alors à courber le dos, cachant son visage avec une main.

Rita, ne souhaiterais-tu pas devenir quelqu'un d'important? Une docteure ou une avocate peut-être ? En regardant tes examens, je vois que tu as les notes pour rentrer dans de bonnes écoles plus tard. Tu es en avance sur les autres, Rita. Il faut que tu utilises ton talent pour avoir le meilleur avenir possible, c'est important, raconte Madame Kimberly en avançant sa chaise encore plus près de son bureau.

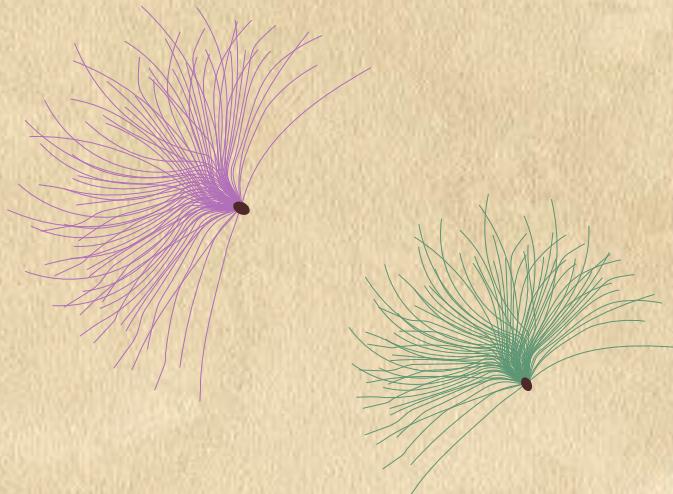
- Ouais, renchérit intensément Maman, il y a sûrement quelque chose que t'aimerais faire toute ta vie. Comme Papa, lui il aimait les voitures, alors maintenant il travaille

dans un garage.

Je ressens soudainement leur regard aimanté à mon visage, attendant impatiemment que je leur offre une réponse. La gorge nouée, je trouve la force de secouer ma tête lentement.

- Non, murmure-je, mes yeux s'embuant rapidement de larmes.

Le reste de la rencontre se déroule sans aucune intervention de ma part. Madame Kimberly propose diverses solutions à Maman pour remédier à mon manque d'ambition, et Maman les prend en considération, une par une. On devrait m'inscrire à des ateliers plus souvent, laisser les membres de notre famille m'inspirer avec leurs histoires de carrière ou, si la situation venait à s'aggraver, consulter un professionnel. Je devrais absolument trouver une passion qui me guiderait vers le métier de mes rêves car, sinon, quelle était l'utilité de ma vie, de la vie ?



Pauxillatim
petit par petit
Camille Paquette

Parfois, ses flammes sont de simples beautés, de petites taches de lumière dans la pénombre des arbres. Les animaux utilisent les résidus de cendre pour y voir quelque chose, les insectes s'y tapissent lors des nuits glaciales. Les jours passent, et les cendres se transforment en champignons, en petites tiges multicolores qui se nourrissent de la terre brûlée, de l'herbe morte.

Parfois, ses flammes sont des laideurs qui font fuir. Elles sont presque invisibles dans les rayons du soleil et, de loin, elles ressemblent à des incendies. Les animaux en tremblent de peur et les oiseaux se mettent à piailler, répétant la nouvelle à qui veut bien les écouter : *regardez, regardez, il y a un renard en feu, un animal qui promet la destruction des arbres !* Ses flammes sont vues comme mauvaises, nocives et Willy, Willy n'arrête pas de courir.

S'arrêter serait écouter les voix qui lui murmurent qu'il est un danger. S'arrêter serait remarquer tous ceux qui courent loin de lui. Il n'y a que les lucioles qui restent, ses amies fidèles, car elles se partagent la même lumière.

Willy court depuis tellement longtemps qu'il ne reconnaît aucun lieu et aucun cours d'eau. Il court depuis si longtemps qu'il ne remarque jamais les petites empreintes de terre brûlées qu'il laisse derrière lui. Il court depuis si longtemps, en se pensant destructeur, mais tout ce qu'il laisse derrière lui est la vie.

Les bleuets de cette forêt existent pratiquement tous grâce à Willy, mais il ne le sait pas. Il court toujours. Les seules pensées dans sa tête sont la destruction qu'il provoque et la fierté d'être le seul être doté de tant de splendeur.

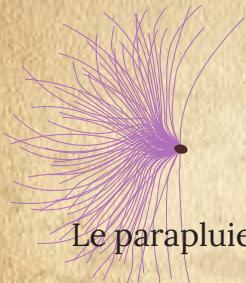
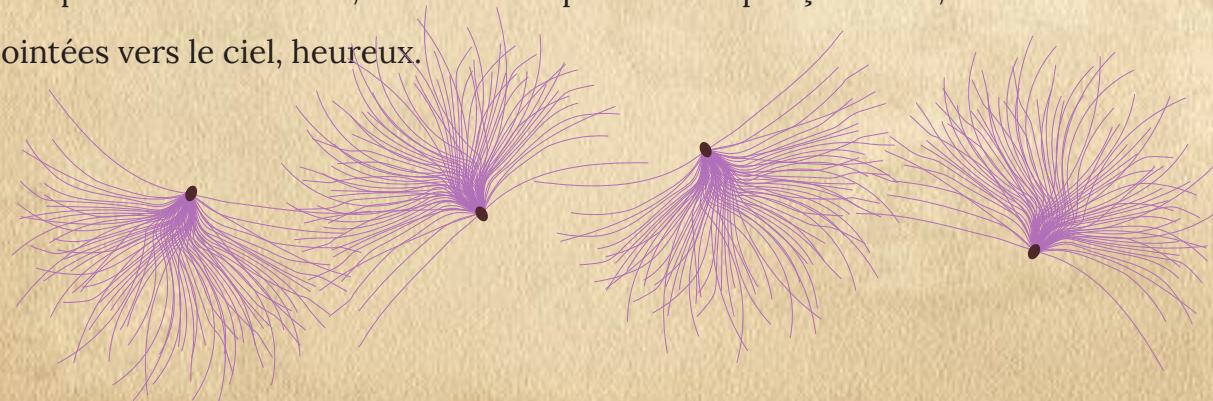
Un jour, pourtant, il doit s'arrêter, car il arrive à l'orée de la forêt, là où plus rien ne subsiste d'important. Pour la première fois de sa vie, il s'arrête pour autre chose que dormir. Même en mangeant, il ne s'arrête pas, et son sommeil est si soudain qu'il

s'endort presque instantanément, blotti dans les dédales de troncs d'arbre. Les oreilles rabattues sur sa tête, il doit faire face à ce qu'il a laissé derrière lui.

Ses yeux se plissent lorsqu'il ne constate pas cette destruction que les oiseaux promettaient. Il n'y a derrière lui que des petites pattes, des petites traces noircies par les flammes. Mais rien ne s'est étendu, rien n'a été détruit. La curiosité l'emporte et il revient sur ses pas pendant plusieurs heures. Plus ça avance et plus les petites traces de pattes prennent vie. Des bleuets, des champignons, des fleurs, des insectes. Certains petits insectes ont même construit de petites maisons de cendre et on peut les entendre chanter à tue-tête des chansons pour la vie. Ils se tiennent par la main, et ils dansent, cuisinant les autres plantes qui ont poussé dans la cendre. Une harmonie de la vie s'est créée, et chacun semble simplement bien vivre, né dans la mort.

Ému, il continue encore et encore et partout, il constate que la vie ne fait que se développer davantage. Ses jambes sont douloureuses, mais il ne peut pas s'arrêter. C'est à la rivière, une de ces nombreuses rivières qu'il a déjà traversées mais dont il ne garde pas les noms, qu'il s'arrête. La nuit s'est couchée.

Les troncs d'arbres l'appellent et le sommeil l'étourdit, mais la fascination le rend obsédé. Il veut passer ses nuits et ses jours à retracer tous ses pas, il veut exister pour eux, pour voir tous ces êtres vivants nés de ce qu'il pensait être une malédiction. Il ne savait pas, mais maintenant tout est clair. La forêt a toujours continué à vivre, car il ne l'a jamais dérangée. Jamais une seule fois a-t-il nui à cette beauté qui l'accueille sans rechigner. Il se dirige vers les troncs d'arbres, se promettant de cesser de courir. Il n'en peut plus de courir mais, maintenant qu'il sait ce que ça créera, il courra les oreilles pointées vers le ciel, heureux.



Le parapluie

Mia Archambault

Le parapluie déployé à l'intérieur, paradoxe fragile. Où la pluie n'est qu'une idée, et l'air, un silence sans appel. Parallèle absurde et étrange, protecteur de l'inaccessible et du vide. À repousser ce qu'il ne peut toucher, à capturer l'éphémère, l'inédit.

Sous la pluie, il s'ouvre comme une promesse suspendue. Une toile fine entre ciel et terre. Il lutte contre l'infini des gouttes, cherchant à fuir ce qui fuit déjà. La pluie se mêle aux peurs invisibles. Un combat où le parapluie reste indomptable, reste indicible.

La superstition, règle sans nom, morale secrète. Façonnée par la peur, lie chaque geste à l'inconnu. Parallèle aux interdits, elle tente de contrôler ce qui échappe, un paradoxe vivant, une illusion de maîtrise.



Écarlate

Brianna Pelletier

On dit que les âmes se lient face au danger, Tandis que la fin approche à grands pas,
Je fus surprise de voir un étranger, S'approcher comme si sobre il n'était pas.

Mots rassurants dits ici et là,

Mais la mort n'est guère ce dont j'ai peur, Face au prix qu'on paya,
Fuyant ce jeu de la terreur.

Tes mensonges causeront ta perte, Les cartes dans tes mains t'ont vendu, Idiote je
suis, certes,

Mais je vois bien tout ce que tu as perdu.

Fleurs bourgeonnant d'un rouge écarlate, Pétales tombant de partout,
Inutile d'agir en ingrate,

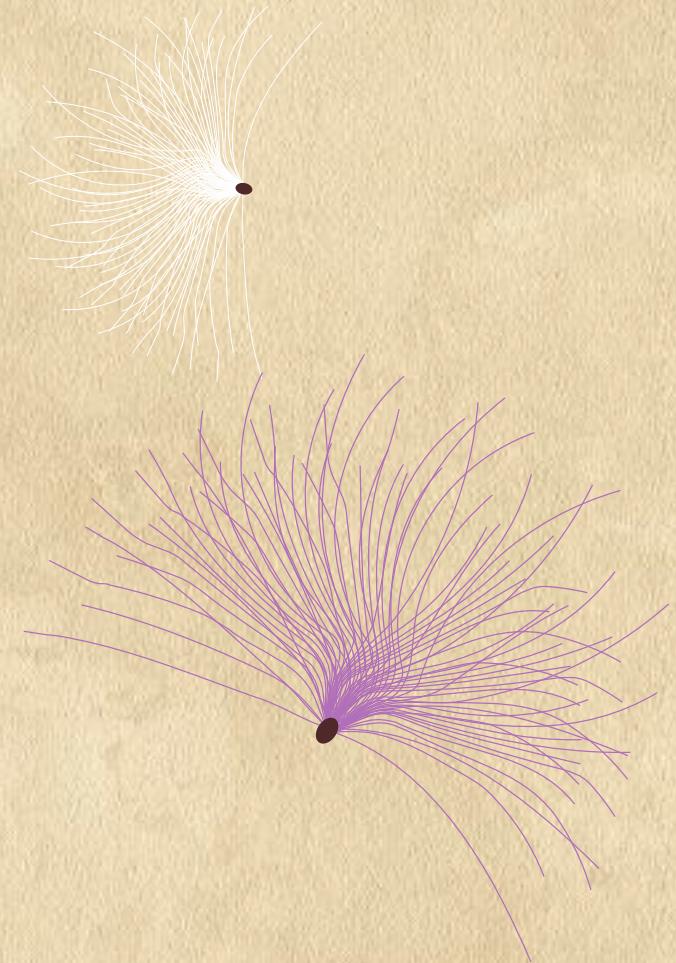
Nous sommes encore vivants après tout.



Chewbacca

Zhiyan Zahraee

Femme par essence
tracée de traits masculins
On me dit Chewbacca
velouté de cette deuxième peau
malpropre disent-ils
je passe la tondeuse
Chewbacca devient chauve
chatte sphynx
ma peau de bébé attirent
moustache répugne
être ou ne pas être
Je suis la femme libre où
la masculinité danse en symbiose



Le vieil homme à l'esprit noyé...

Benjamin D. Côté

Le cri du goéland perçait la douceur de l'aube qui, de son souffle froid et sec, venait chuchoter aux oreilles d'Alcidas. Le septuagénaire était cependant déjà debout après une nuit difficile. Par ce bon matin d'avril, il se tenait devant la fenêtre de sa cuisine en regardant la mer tout en sirotant son café, fidèle à ses habitudes. Une fois son café terminé, il enfilerait son trench-coat et irait chercher des bûches dehors afin d'alimenter son poêle à bois en cette journée quelque peu frisquette.

Alcidas vivait dans une vieille bicoque de bois construite par son père. Il y avait toujours vécu. Sa modeste demeure se trouvait à quelques mètres d'une falaise qui donnait sur une eau glaciale et agitée quasiment en permanence. Alcidas résidait à deux minutes de marche d'un misérable petit village de la Côte-Nord. Un village qui vivait presque exclusivement de la pêche dans le si généreux golfe du Saint-Laurent.

Alcidas appréciait la solitude, le calme ainsi que le silence. Il pouvait passer des heures à regarder les vagues se fracasser au bas de la falaise. Même s'il aimait le silence, le bruit des vagues savait toutefois toujours l'apaiser. Il était un homme d'une simplicité bouleversante.

Il ne se rendait au village que par stricte nécessité. Les habitants des alentours parlaient de lui comme d'un vieux loup de mer solitaire, ce qui n'était pas totalement faux. La seule personne qui était réellement en contact avec Alcidas était Gédéon qui possédait une maison et un dépanneur près du port. Ils entretenaient une relation amicale et courtoise. Ils se connaissaient depuis un temps déjà. Parfois Alcidas partait avec Gédéon pêcher, puisque Gédéon possédait un petit bateau parfait pour la pêche proche des berges. Gédéon était quelqu'un de sociable. Il connaissait tout le monde au

village et il était apprécié de tous. Gédéon était aussi un grand parleur et raffolait des potins. Alcidas aimait bien le laisser parler.

Nous étions à la fin-avril. Il faisait froid, mais pas trop. Le temps était gris, mais sans humidité. Il ne restait que quelques petits tas de neige éparpillés par-ci par-là, vestiges d'un hiver particulièrement long. Cependant, en cette journée morose, le vent du nord s'était mis de la partie, et ce, sans invitation. Mais bon, les fortes rafales étaient communes dans cette partie du Québec et étaient partie prenante du mode de vie de ses habitants.

Cela faisait maintenant quelques semaines qu'Alcidas éprouvait de la difficulté à dormir plus de quatre heures par nuit. Il était comme dans un état de fébrilité et de rumination quasi constante. Il pouvait passer ses nuits à observer le rayon de lumière du phare non loin qui déchirait l'obscurité. Cependant, quand il parvenait enfin à s'endormir, il faisait toujours le même cauchemar. Il rêvait d'une jeune fille habillée d'une longue robe blanche et qui se tenait près de la falaise, trempée. À la fin de son rêve, elle se tournait vers lui et il pouvait apercevoir son visage bleu et boursouflé, comme si elle s'était noyée et qu'elle était restée dans l'eau durant des jours. Il se réveillait en sursaut chaque nuit après ce rêve qui l'empêchait de dormir en paix.

Dans l'avant-midi, afin de chasser ses cauchemars, Alcidas lava ses draps de lit. Ces draps dans lesquels il se sentait si bien d'habitude. Ils étaient blancs avec des fleurs brodées sur le contour. Après les avoir lavés, il sortit dehors et les épingla sur sa corde à linge. Il finit par rentrer dans sa maison. Il passa un coup de balai dans sa cuisine. Il mangea une omelette en guise de dîner accompagnée d'un autre café. Puis il se décida à aller rendre visite à Gédéon. À cette heure, il devait être à la caisse de son dépanneur. Il partit donc à pied en direction du village. Au moment où il arriva devant

le dépanneur, une petite fille qui en sortait avec un sac de bonbons attira son attention. Elle devait avoir sept ou huit ans. Elle portait une robe blanche qui trainait presque par terre. Elle traversa la rue en gambadant. Alcidas resta figé un moment devant cette scène à l'apparence banale. Il n'avait jamais vu cette jeune fille auparavant, mais elle lui rappelait sinistrement la jeune fille qui le hantait dans ses rêves depuis plusieurs nuits.

Alcidas entra dans le dépanneur. Il aperçut Gédéon à sa caisse qui lisait son journal en maugréant. Pour Gédéon, tout était sujet à la plainte ou à la moquerie. Ils parlèrent ensemble. En fait, Alcidas écouta Gédéon parler pendant un moment. Puis, pris d'un mal de tête, il coupa court la discussion, acheta de la bière et quitta le dépanneur. En sortant, la jeune fille n'était plus là. Il marcha donc jusque chez lui, pris dans ses pensées.

Plus tard, après avoir mangé un délicieux filet de morue, il décida de s'arroser le gosier avec un verre de gin même si ce n'était pas dans ses habitudes. Puis un deuxième et un troisième verre suivirent. Il traversa sa cuisine et ouvrit le placard se trouvant dans l'entrée. Il prit la hache qui s'y trouvait et sortit avec la ferme intention d'aller fendre du bois, confiant que ça lui ferait du bien. Il commençait déjà à faire plus sombre dehors. Il passa plusieurs minutes à bûcher et à corder le bois. Épuisé, il s'assit sur une grosse souche d'arbre et prit le temps de respirer un instant. Il faisait noir à présent et la sensation du vent sur son visage lui faisait du bien. Puis il se releva, mais quelque chose sur le bord de la falaise attira son attention. Il eut à peine le temps de voir dans la pénombre une silhouette toute vêtue de blanc sauter dans le vide.

Alcidas était médusé. C'était sûrement la jeune fille à la robe blanche qu'il avait croisée tantôt. Alcidas resta figé pendant un bon quatorze secondes. Le bruit des vagues le ramena à la réalité. Il se précipita au bord de la falaise. Il regarda vers le pied du précipice, mais la noirceur ne lui permettait pas de discerner quoi que ce soit. Sous l'effet de

l'adrénaline, il courut comme il n'avait jamais couru en direction du village. Arrivé devant le dépanneur de Gédéon, qui était justement en train de fermer boutique, il lui cria de le suivre jusqu'au bateau. Gédéon, surpris, finit par obtempérer. Alcidas sauta dans l'embarcation tout en racontant ce qui s'était passé. En moins de deux minutes, ils étaient à flots et en direction du pied de la falaise. Gédéon manœuvrait tant bien que mal la chaloupe pendant qu'Alcidas scrutait le récif avec une lampe de poche.

Après un intense moment de recherche, Alcidas finit par apercevoir ce qui s'apparentait à la forme de la fillette dans sa robe blanche. Le rafiot s'approcha du corps flottant de la jeune fille, et Alcidas finit par réussir à l'empoigner fermement. C'est en saisissant la robe avec le contour fleuri qu'il comprit qu'il ne tenait pas dans ses mains une fillette, mais bien le drap de son lit...

Totalement trempé, exténué et encore sous le choc, Alcidas retourna chez lui accompagné de Gédéon. Ils entrèrent dans sa maison et s'assirent à la table de la cuisine. Le drap de son lit avait dû se détacher de la corde à linge et s'envoler à cause des forts vents pour finir en bas de la falaise. Alcidas parla avec Gédéon du cauchemar qu'il faisait chaque nuit et de la même fillette qu'il pensait avoir aperçue sortant du dépanneur plus tôt dans la journée. Gédéon l'interrompit pour lui dire qu'il ne se souvenait pas avoir servi une fillette correspondant à sa description. Il avait même du mal à voir qui cette fillette pourrait être, lui qui connaissait tout le monde au village. Alcidas était dépassé par les événements. Gédéon lui dit qu'il serait mieux pour lui qu'ilaille se coucher après cette journée haute en couleur et en émotions. Accablé d'une fatigue sans nom, il acquiesça, et Gédéon finit par quitter sa maison. Cette soirée-là Alcidas tomba endormi sans difficulté, comme noyé dans un sommeil lourd... sans rêves...





13–23
Feb 2025



Stage Berlinale 2025 - Collège de Maisonneuve

Myakim Larivière et Sarah-Lune Legault

C'est enfin notre quatrième et dernière session au cégep et vingt d'entre nous, étudiants.es en cinéma du programme Arts, lettres et communications du Collège de Maisonneuve, aurons la chance de nous rendre en Allemagne avec nos deux enseignants de cinéma, Olivier Belleau et Stéphanie Boutin. C'est du 13 au 23 février que nous pourrons passer nos journées dans la magnifique ville de Berlin afin d'assister à la 75^{ème} édition de la Berlinale, un des plus prestigieux festivals de cinéma au monde.

Au menu durant notre séjour, une panoplie de films de tous genres et d'origines diverses, projetés dans certaines des plus belles salles d'Europe, comme le Berlinale Palast, situé sur la dynamique place Marlene Dietrich. Le programme est riche et varié, allant de films allemands d'exploitation des années 70 à un film d'animation australien sur des princesses de l'espace, en passant par le nouveau film coréen de Bong Joon-ho, où l'excellent acteur Robert Pattinson est condamné à mourir et à être ressuscité dans un

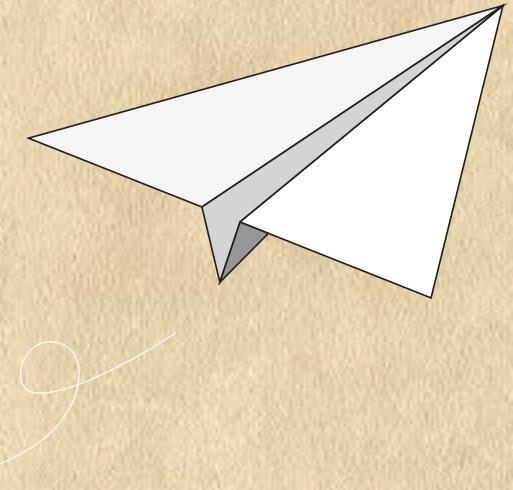
cycle sans fin... Nous espérons d'ailleurs le croiser sur le tapis rouge, tout comme Timothy Chalamet, lors de la première allemande de *A Complete Unknown* de James Mangold, un film biographique sur Bob Dylan! Peu importe le film, on s'attend tous.tes à être complètement éblouis.es par la prestigieuse sélection de films et d'invités.es de cette édition anniversaire sous la nouvelle direction de Tricia Tuttle.

Mais regarder d'excellents films n'est pas la seule chose que l'on aura l'occasion de faire durant ces dix journées très remplies. Nous aurons la chance d'explorer la ville et d'admirer son street art légendaire, un aspect culturel très important et renommé de Berlin, en plus de visiter le camp de concentration de Sachsenhausen, en banlieue de la capitale. Pour la première fois cette année, six étudiants.es du groupe travailleront aussi au European Film Market (EFM) pour représenter notre pays pour Téléfilm Canada. Il va sans dire qu'il s'agit d'une expérience inestimable!

Plusieurs autres opportunités géniales

seront également à notre portée. Par exemple, nous assisterons à la Semaine de la critique de Berlin (*Woche der critik*) en compagnie du rédacteur en chef de la revue Panorama-cinéma, Mathieu Li-Goyette, qui nous donnera aussi un atelier de rédaction de critique cinématographique professionnelle pour nous aider à rédiger nos textes pour le Goethe-Institut de Montréal, notre fidèle partenaire, sur des films allemands et canadiens du festival. Ces critiques et d'autres textes sur notre stage seront disponibles sur le site du Goethe-Institut, nous espérons ainsi vous transmettre notre passion pour le septième art !

On ne pourrait souhaiter mieux comme événement pour célébrer la fin de notre parcours au cégep en cinéma! Ce voyage, qui sera certainement mémorable et très riche en émotions fortes, nous aidera certainement à nous rapprocher un peu plus de notre but : œuvrer un jour dans le merveilleux monde du cinéma!



Rétrospective de la 75^e édition de la Berlinale

Ophélie Lalande et Angel Gabriel Fermin Lara

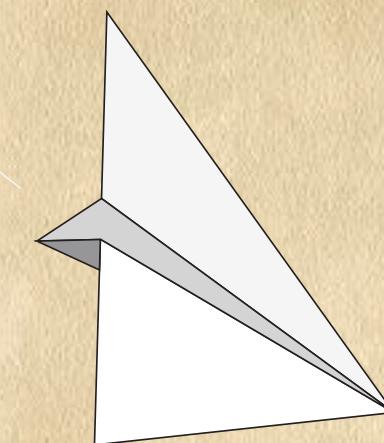
Lors de notre séjour à Berlin en février dernier, nous avons eu la chance de participer activement à la Berlinale, un des plus grands festivals de cinéma au monde. En plus de visiter Berlin pendant plus de dix jours, le festival nous a fait voyager un peu partout dans le monde grâce à son programme international incroyable. En effet, cette 75^e édition nous a ouvert les yeux sur plusieurs identités cinématographiques et nous a aussi permis d'avoir de riches discussions avec les équipes de création des films. C'est qu'en tant qu'étudiants en cinéma, nous avions droit à une accréditation professionnelle nous donnant accès aux séances de Q&A avec les artisans des films, nous permettant ainsi de découvrir comment le cinéma se fait un peu partout dans le monde.

Le répertoire des films présentés durant le festival comprenait des œuvres de studios plus indépendants, ainsi que celles produites par d'importantes compagnies telles que A24. Ceci démontre que le festival est vraiment ouvert à tous. Parmi les films étrangers que nous avons pu voir

au festival, on retrouve l'excellent *El Mensaje* de Ivan Fund, un film argentin qui a remporté le prix du jury (Ours d'argent), ainsi que *If I Had Legs I'd Kick You*, distribué par A24, dont l'actrice principale Rose Byrne a gagné le prix pour la meilleure performance dans un rôle principal. La Berlinale est réputée comme étant le festival de films le plus politique au monde et cette année anniversaire a mis cet aspect en valeur. Pour cette édition, le festival a donné plus de visibilité et d'importance aux longs et courts métrages queer. Un des films dans cette catégorie et qui s'est extrêmement démarqué par l'originalité de son scénario, est le film *Drømmer* de Dag Johan Haugerud, qui a gagné l'Ours d'or du meilleur film. Outre le visionnement des meilleurs films internationaux et la participation à des Q&A enrichissants, nous avons eu la chance d'assister aux tapis rouges des soirées gala au prestigieux Berlinale palast de la place Marlene Dietrich. Plusieurs d'entre nous avons eu l'opportunité de croiser des célébrités comme Timothée Chalamet, Ethan

Hawke, Toni Colette, Robert Pattinson, Bong Joon-ho et bien d'autres. Certains ont même eu la chance d'avoir une photo ou même de serrer la main de certains acteurs, ce qui nous a laissé complètement fébriles!

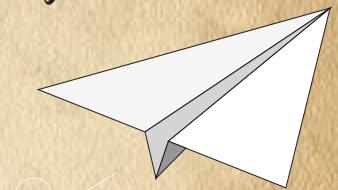
Pour conclure, cette expérience a été au-delà de nos attentes grâce aux nombreux films visionnés dans des salles aussi différentes les unes que les autres. Que ce soit par l'aspect austère du théâtre Urania ou encore par le confort incroyable des fauteuils inclinables du Zoo Palast, et en passant par le gigantesque amphithéâtre Uber Eats situé devant la superbe « East Side Gallery », chaque visionnement fut une expérience unique dont nous nous souviendrons toute notre vie. La Berlinale a symbolisé une chance précieuse pour nous d'approfondir nos connaissances et notre appréciation du domaine du cinéma. Le festival se conclut comme une aventure mémorable pour tous les étudiants, 10 jours qui resteront gravés dans notre mémoire et pour certains, dans notre chair, comme en témoignent de magnifiques tatouages à l'effigie de la Berlinale!



Berlin Vue Par Un Cégepien Montréalais

Collège De Maisonneuve

Marwan Benyamina



Notre avion a décollé quelques heures seulement avant que la première des deux tempêtes historiques ne s'abatte sur Montréal. Les stagiaires de la Berlinale 2024 nous avaient vanté la météo clémence de la capitale allemande en février, et pourtant, c'est sous la neige que nous avons découvert l'architecture hétéroclite de la ville. En arpentant les trottoirs couverts de glace, nous nous sentions presque comme à Montréal! Si la température au thermomètre était souvent sous la barre des 0 degrés Celsius, le climat social et politique de la ville était beaucoup plus chaud. C'est que la Berlinale se tenait cette année en pleine période d'élections extraordinaires. Le jour du scrutin coïncidait d'ailleurs avec la dernière journée du festival, à savoir le 23 février. Le climat était tendu, notamment à cause de l'A.F.D., parti d'extrême-droite allemand, qui semblait sur une lancée historique en accumulant près de 20% des voies. Nous avons donc croisé beaucoup de manifestations en opposition à cette

montée de l'extrême-droite, sans parler d'un attentat au mémorial juif de Berlin le 21 février. Ce climat nous a permis d'engager de riches discussions avec les gens autour de nous sur l'état du monde en ce moment, et les films souvent anti-guerres que nous voyions à la Berlinale alimentaient ces débats.

C'est d'ailleurs dans ce contexte que nous avons été visité l'ancien camp de concentration de Sachsenhausen, dans la petite banlieue d'Oranienbourg, à environ 45 minutes en train de la capitale. Ce fut une visite très lourde, mais nécessaire, surtout dans le contexte. Notre exceptionnel guide, Chris, faisait constamment des ponts entre ce qui s'est passé autour de l'Holocauste et ce qui se passe maintenant un peu partout. L'horreur du camp se résume bien par la dernière phrase de la lettre d'un condamné au peloton d'exécution : « J'espère qu'ils tirent bien ». Le guide nous a expliqué l'importance de prendre connaissance de ce lieu puisque dans une quarantaine d'années, il n'y aura plus de survivants

ni d'infrastructures marquant ces lieux de mémoire. Bref, ce fut un des moments les plus forts du voyage, une expérience difficile, mais essentielle.

Sur une note un peu plus joyeuse, nous avons eu la chance de visiter Teufelsberg, la montagne du diable! Il s'agit d'une montagne artificielle créée à partie des ruines de la ville suite aux bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Les Américains y ont installé une station d'écoute électronique durant la Guerre froide. Aujourd'hui abandonnée, cette station aux allures post-apocalyptiques est devenue le sanctuaire des artistes berlinois adeptes du « street art », symbole de l'identité culturelle de la ville. On peut donc visiter cette centrale abandonnée, après avoir traversé la forêt de Grunewald, et admirer les dizaines d'œuvres gigantesques des plus grands artistes de la ville. Ce fut une expérience géniale, probablement unique au monde. Finalement, notre ultime coup de cœur, la nourriture! La culture alimentaire Turque, principalement les kebabs, est hyper présente en ville. Nous avons patienté près de deux heures en ligne, dans le froid, pour savourer un kebab de chez Mustafa, institution berlinoise.

L'attente en a valu la peine! Outre des mets internationaux très présents partout dans la ville, nous avons pu savourer des saveurs locales, comme le currywurst et les bratwursts. Bref, ce fut un voyage extrêmement enrichissant, à tous les niveaux. Nous nous ennuyons déjà de la capitale et de l'effervescence du festival...



Conférence de Halima Elkhatabi à l'ambassade du Canada - 20 février 2025

Ozan Abdelhafidi et Elyes Chafia

Dans le cadre de notre stage à la 75e Berlinale, nous avons eu la chance d'assister à une conférence organisée pour nous par Téléfilm Canada. Les représentants de Téléfilm à Berlin, dont Myriam Blais, ont été d'une grande générosité en nous permettant cette rencontre avec la réalisatrice Halima Elkhatabi dans une magnifique salle de projection de l'ambassade du Canada à Berlin. Après avoir passé les contrôles de sécurité, nous avons enfin pu rencontrer la réalisatrice du court-métrage *Fantas*, projeté en première mondiale à la Berlinale dans la section Génération 14plus.

Après cinq refus de financement de la SODEC, après de longs mois de travail acharné en préproduction et après plusieurs difficultés de tournage, Halima Elkhatabi peut enfin savourer sa victoire et célébrer la diffusion de son court-métrage *Fantas* à la 75e édition de la Berlinale. Inspiré de faits réels qui se sont déroulés en France, le film met en lumière Tania, une jeune afro-descendante passionnée d'équitation, qui souhaite partager sa passion avec ses amis et avec les habitants de son quartier populaire

en leur payant une visite avec son cheval *Fantas*. Malheureusement pour eux, ce rodéo en ville est de courte durée, interrompu par l'arrivée de deux policiers qui désirent saisir *Fantas*. Les jeunes, révoltés, forment alors un blocus afin que Tania puisse prendre la fuite sur son étalon.

Dans son court-métrage *Fantas*, Elkhatabi maîtrise divers codes western auxquels elle ajoute une touche de modernité et un zeste de fantastique donnant ainsi à son film un caractère unique en son genre. En effet, lors du visionnement de son œuvre, nous sommes témoins d'une collision entre deux mondes bien distincts : la vie en milieu rural et la vie en milieu urbain. De ce contraste émergent des images fortes telles que Tania au galop sur son cheval avec un casque de scooter en guise de chapeau de cow-boy, ou encore la rencontre entre le quartier populaire et le sport d'équitation. Quant au zeste de fantastique, il arrive à se mêler au genre du western de manière harmonieuse, ajoutant ainsi un trait unique à l'histoire qui permet au spectateur de se déconnecter de la réalité et de se laisser transporter par le

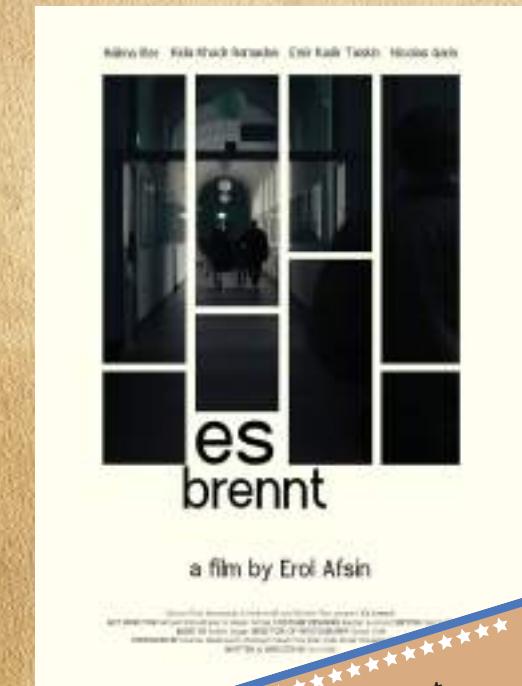
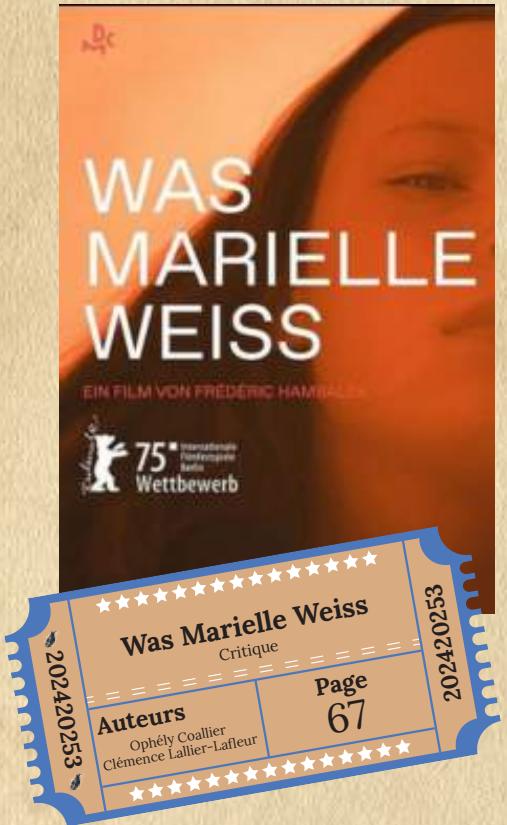
film. À cela s'ajoute l'histoire socialement engagée qui met en lumière les méfaits du corps policier et l'inégalité des chances des différentes classes sociales. Toutefois, un détail tracasse. Lors de l'intervention policière, Tania passe aux forces de l'ordre ses papiers d'identité et ses preuves de propriétaire de *Fantas*. Donc, si le film se termine sur une fin qui semble ouverte, ce détail scénaristique laisse entendre que le racisme systémique risque encore une fois de faire des victimes. Bref, outre ce détail au niveau du scénario, Halima Elkhatabi a su délivrer un film concis, mais riche en contenu. Un exemple à suivre pour nous!

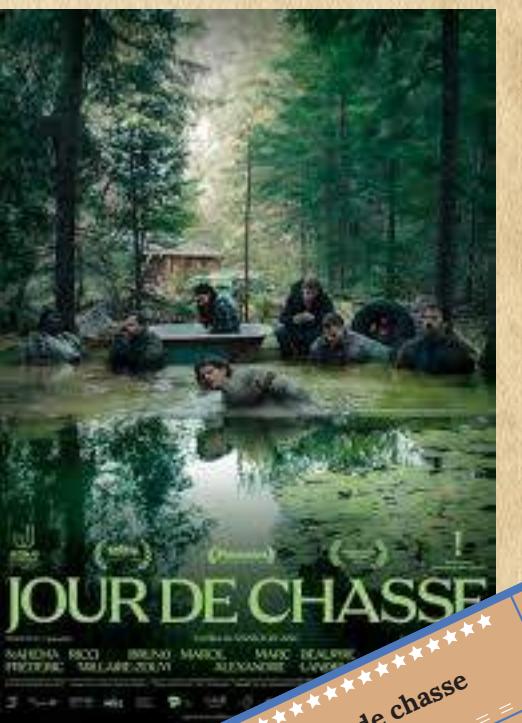
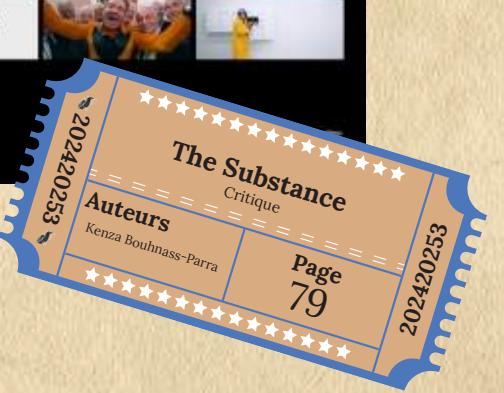
Finalement, Halima Elkhatabi a été très généreuse de son temps avec les étudiants du cégep de Maisonneuve et nous lui en sommes reconnaissants. La dimension politique de son film, tissée

dans une fiction très intéressante, nous a permis de comprendre beaucoup de choses sur la façon de commenter notre société sans nécessairement faire du documentaire. Merci Halima!



Critiques cinématographiques





Was Marielle Weiß

Ophély Coallier et Clémence Lallier-Lafleur

Was Marielle Weiß, long métrage réalisé par Frédéric Hambalek, a été présenté pour la toute première fois cette année à la 75^e Berlinale. Ce long métrage allemand vient mélanger toutes sortes de genres cinématographiques en restant captivant du début à la fin. On passe du mélodrame à la comédie, notamment la satire. Sans camoufler le message, on rend plus léger l'enjeu présenté, soit l'intrusion de la vie privée. Si l'esthétique du film n'est pas particulièrement intéressante, son histoire vaut le détour!

Voyeurs de la vie privée

Tout d'abord, le long métrage de Hambalek travaille essentiellement le concept du voyeurisme. En effet, c'est l'histoire d'une famille qui ne va pas nécessairement bien, dans laquelle leur fille développe le don de voir et d'entendre tous les gestes de ses parents. Cela porte à réfléchir au sujet du film, car tout ce que Marielle voit, nous le voyons en même temps qu'elle. C'est un concept fort intéressant, puisque le réalisateur

laisse le spectateur être voyeur du voyeurisme que possède la jeune fille par un effet de mise en abîme très efficace. Par exemple, dans une scène spécifique, les parents de Marielle ont une conversation et la caméra s'avance derrière eux dans un mouvement de pas. Nous sommes donc en point de vue subjectif, comme si nous marchions vers eux. Il est alors sous-entendu que la jeune fille les écoute. Aussi, le long métrage porte beaucoup à réfléchir sur le fait que les parents peuvent se permettre d'espionner dans la vie de leurs enfants, mais pas l'inverse ? C'est un enjeu assez lourd qui cause souvent des conflits dans les familles, duquel on aurait pu imaginer un film plus dramatique. Cependant, le réalisateur a décidé de faire de son film une comédie satirique, ce qui le rend encore plus intéressant et original. Sans aller dans la démesure et l'exagération, comme dans Triangle of Sadness de Ruben Östlund par exemple, le réalisateur réussit à créer un équilibre efficace entre malaise et humour.

Une famille stéréotypée

Le choix des personnages par le réalisateur est très ingénieux, car ensemble, ils permettent de créer la satire. À cet effet, le réalisateur prend des personnages stéréotypés pour construire la famille. On a un père très naïf, qui ment très mal pour essayer d'impressionner les siens, une mère qui s'ennuie dans son couple et une jeune adolescente arrogante. Ce mélange de caractères joue beaucoup sur les réactions de chacun d'entre eux lorsqu'ils découvrent que leur vie est exposée aux yeux de leur fille, ce qui vient créer un chaos de réactions démesurées et d'humour. Bref, il y a quelque chose de particulièrement unique avec le choix de ton pour ce long métrage, qui se marie parfaitement avec son message. En bref, si l'œuvre de Frédéric Hambalek *Was Marielle Weiss* vaut le détour, c'est parce qu'elle pose des questions éthiques importantes telles que comment les comportements humains changent quand nous savons que nous sommes observés, mais aussi et surtout qu'est-ce que les enfants

devraient savoir sur la relation de leurs parents.



Welcome Home Baby

Marion Reimer et Marie-Luce Ramsay

Welcome Home Baby est un film d'horreur austro-allemand réalisé et co-écrit par Andreas Prochaska et présenté à la 75^e édition de la Berlinale. Prochaska n'en était pas à sa première apparition à la Berlinale, il fut d'ailleurs chaleureusement accueilli par les spectateurs du Zoo Palast lors de la première du film.

Il s'agit de l'histoire d'une jeune femme nommée Judith, mariée depuis trois ans, qui parcourt les rues de Berlin la nuit au volant d'une ambulance. Son passé est plutôt nébuleux et intrigant. Du jour au lendemain, Judith et son mari héritent d'une villa autrichienne cachée dans un village de campagnards appartenant auparavant au père de l'héroïne. Si le passage de la ville à la campagne déconcerte rapidement le spectateur, l'aspect inquiétant de chacun des villageois contribue à créer une atmosphère étrange qui fonctionne très bien vu le genre du film. Après leur arrivée dans la demeure familiale, Judith se met à faire des cauchemars lugubres sur son passé, qui semble étrangement lié à celui du village et plus

particulièrement à ses femmes. Nous assistons, impuissants, à la descente aux enfers de Judith qui semble sombrer dans la folie. Le dernier acte du film est un véritable festin pour les amateurs d'horreur. Les plans de la scène finale s'admirent tels des tableaux de Goya!

Ce n'est qu'au deux tiers du film que nous comprenons que nous assistons à un film de sorcières bourré de références et de symboles en lien avec les classiques du genre et du « folk horror » en général. Tout d'abord, le parallèle entre la sorcière et la femme moderne. Dès le début du film, il est clair que Judith est une femme forte et indépendante qui a traversé plusieurs épreuves, dans sa vie professionnelle tout comme dans sa réalité familiale. La signification du mot sorcière est double : «1. Personne qui pratique une magie de caractère traditionnel, secret, illicite ou dangereux. 2. Vieille femme laide et méchante. » [Dictionnaire Le Robert, a2024] Dans *Welcome Home Baby*, on nous offre une approche quelque peu différente; l'homme est

complètement relégué au second plan. La sorcière devient ici un symbole féministe, de prise de contrôle des femmes sur leur destin. La femme est la seule et unique maîtresse à bord dans cette histoire... On assiste donc à une réappropriation du thème de la sorcière de manière grandiose. L'horreur est amplifiée par une utilisation originale de thèmes de l'horreur comme celui du labyrinthe. Ses murs sont sans fin; ici ce sont des routes qui font office de murs, des chemins qui n'aboutissent jamais hors du village, aucune fuite n'est d'ailleurs possible. Aussi, le fameux « jump-scare » abusif qui ne réussit presque jamais à faire peur. Pourtant, plusieurs « jump-scare » efficaces se produisent dans le film, souvent à la manière de Tchaïkovski (qui glissait des coups de canons dans ses compositions pour réveiller ses auditeurs saoulons). L'utilisation du paysage permet aussi de communiquer une ambiance glauque et non accueillante. Il est question ici de grandes forêts sombres et étouffantes, rappelant encore une fois l'idée du labyrinthe souvent parsemé de brouillard.

Bref, si le genre de l'horreur joue souvent sur le recyclage de ses propres clichés, Prochaska réussit à proposer quelque chose de novateur en utilisant l'imaginaire de la sorcière pour aborder de manière efficace des questions féministes. Et la grande force du film reste bien sûr, sa capacité à créer une atmosphère étrange et envoûtante d'une grande beauté, malgré son caractère inquiétant.



Yunan

Kelly-Anne Vargas et Colin St-Jean

Yunan est une co-production allemande et canadienne. Mais de nombreux autres pays y ont également contribué, comme le Qatar, la Palestine, la Jordanie et l'Arabie Saoudite. Il s'agit du deuxième volet d'une trilogie écrite et réalisée par le brillant Ameer Fakher Eldin. *Yunan* était présenté en première mondiale à la 75^e Berlinale, en compétition officielle. Si le film est vraiment d'une très grande beauté, il contient beaucoup de longueurs. Mais dans le contexte actuel des tensions politiques en Allemagne et dans l'Europe en général, on lui pardonnera ce petit écart, puisque le message du film est essentiel en ce moment.

Dans *Yunan*, on accompagne le personnage de Munir, un auteur arabe vivant à Hambourg qui décide de partir loin de chez lui sur une île en Allemagne pour passer à l'acte final : son suicide. C'est qu'il est à bout. Il n'arrive plus à écrire et souffre d'un malaise récurrent qui l'empêche de respirer. Sans parler du fait que sa mère souffre de l'Alzheimer et qu'elle ne le reconnaît plus. Sur l'île, il

finit par rester dans un petit hôtel dont les propriétaires sont une vieille femme et son fils. Avec la vieille femme, Munir va se créer une connexion d'amitié et va s'éloigner de son but premier petit à petit. C'est cette connexion forte entre un homme arabe et une femme blanche qui donne tout son sens à ce film magnifique en ces temps troubles dans lesquels nous vivons.

BEAUTÉ ET LAIDEUR

Dans le film *Yunan*, le spectateur peut observer plusieurs contrastes entre la beauté et la laideur. Le film contient plusieurs plans très larges montrant des paysages et l'île sur laquelle se déroule l'histoire. Ces plans montrent l'île qui est d'un vert assez foncé et aux alentours, nous pouvons observer la mer qui commence à monter. La mer est bleue et elle paraît pâle comparée à l'île. Ces plans sont remplis de beauté, ce qui fait un très grand contraste avec la quête du personnage et le sujet très sensible et lourd du suicide. Mais la beauté dans ces plans peut être interprétée comme étant un présage concernant

le dénouement de la trame narrative. Aussi, dans le film, l'île sur laquelle se trouve le personnage principal, se fait inonder, mais, encore une fois, les plans utilisés pour montrer l'inondation sont sublimes et les couleurs utilisées sont apaisantes. Cette catastrophe est une très belle métaphore de l'état du personnage de Munir. Même dans la façon de montrer les dommages causés par les inondations, le réalisateur a réussi à garder une beauté et une douceur dans les plans choisis, ce qui n'est pas chose facile à accomplir.

JEU D'ACTEUR PHÉNOMÉNAL

En supplément à une cinématographie magnifique, le jeu d'acteur contribue énormément à la beauté de ce film, car il ne faut pas oublier la lenteur et le fait que c'est un film assez contemplatif. Alors, avoir un jeu émotif et nuancé constitue un facteur important. Les acteurs ont accompli leurs rôles à merveille. L'acteur principal Georges Khabbaz (Munir), dans son rôle, a réussi à apporter de l'authenticité et de la profondeur au personnage. Il réussit à nous faire comprendre pourquoi il s'est

rendu à penser à l'acte final et certains ont même pu se reconnaître dans ce beau personnage complexe. Aussi, pour continuer sur les acteurs, la complicité entre le personnage de Munir et la vieille dame jouée par Hanna Schygulla était quelque chose d'unique et de beau à voir. On sentait vraiment le lien qui se rattachait entre les deux grâces au naturel des acteurs. Cette complicité nous donne de l'espoir pour l'avenir du monde, et c'est parfois à ça aussi que sert le cinéma.

Bref, *Yunan* est un de nos gros coups de cœur de la 75^e Berlinale. C'est un film lent et contemplatif, mais d'une beauté visuelle et sonore inouïe. C'est un film qui fait du bien et ça semble de plus en plus rare aujourd'hui...



Dans le cadre du ciné-club Le 3e Œil et de son partenariat avec le Goethe Institut, les étudiants.es ont été invités.es à assister à une représentation spéciale du film allemand *Es Brennt* à la Cinémathèque québécoise, en présence du réalisateur, Erol Afsin.

Es Brennt

Kenza Bouhnass-Parra

Le premier octobre dernier s'est déroulée une représentation de « *Es Brennt* » en partenariat avec le Goethe Institut à la Cinémathèque québécoise. Face à un public au sang glacé qui essayait de digérer ce premier long métrage d'Erol Asfin, l'acteur devenu réalisateur a participé à un Q&A à la suite de la projection. C'est un film de petit budget, de très petit budget même. Seulement 10 000 € et 13 jours, selon Asfin. C'est dans ces conditions qu'est né un projet qu'il se « devait de faire et de partager ». Et le pari est plus que réussi.

« *Es Brennt* » est adapté d'un procès réel qui s'est déroulé en 2009 en Allemagne. Amal (Halima Ilter) et Omar (Kida Kohdr Ramadan), tous deux Arabes, sont nés et éduqués en Allemagne, tout comme leur fils Ahmad (Emir Kadir Taskin). La famille est confrontée à une attaque raciste lorsque Amal amène Ahmad au parc

et un homme blanc (Nicolas Garon) refuse de laisser la balançoire au jeune garçon, avant de se lancer dans une tirade islamophobe, notamment portée sur le voile d'Amal. De cette altercation suivront des représailles juridiques qui auront des conséquences dévastatrices pour la famille.

La force première du film est une tension qui est maintenue tout au long de ses 88 minutes, qui apparaît avec la première altercation et vient se blottir dans nos poitrines. La cinématographie froide et austère, une esthétique assez commune pour le cinéma allemand, est ici utilisée comme miroitement des circonstances glaciales dans lesquelles se trouve la famille. Elle vient d'autant plus se confronter à la chaleur dégagée des dynamiques entre les membres de cette famille et de celle-ci avec le monde extérieur, comme leur épicerie, leurs collègues de travail, ou encore les témoins de l'altercation.

C'est un scénario très précis, où chaque mot est porteur de gravité et de conséquences. Les spectateurs prennent conscience de l'ampleur que chaque expression, chaque tournure de phrase, chaque terme, peut prendre. Dans une société où la parole haineuse est souvent justifiée par la liberté d'expression, « Es Brennt » met l'accent sur l'insouciance des conséquences que cette parole peut avoir. Les spectateurs se retrouvent projetés dans ce cauchemar, souvent quotidien, pour les personnes portant des signes distinctifs d'appartenance culturelle ou religieuse, et n'en sortent pas indemnes.

C'est un réel « passion project », comme l'a révélé Erol Asfin. On le ressent dans tous les éléments techniques et créatifs, allant des performances phénoménales à l'identité visuelle unique, en passant par la conception sonore frappante, ou encore le montage final qui frappe le spectateur de plein fouet. Un projet choc, un film poignant, qui ne se perd pas dans la délivrance de son message et amène à une contemplation de notre société, mais aussi de notre part à tous dans son fonctionnement.

Es Brennt

4,5/5

Film dramatique d'Erol Asfin. Avec Halima Ilter, Kida Kohdr Ramadan, Emir Kadir Taskin, Nicolas Garon. Allemagne, 2023, 88 minutes, en salle.



Dans le cadre du ciné-club Le 3e Œil et de son partenariat avec le Goethe Institut, les étudiants.es ont été invités.es à assister à une représentation spéciale du film allemand Jakob der Lügner (Jakob le menteur) de Frank Beyer au Goethe Institut de Montréal

Jakob der Lügner

Abdelaziz Benazzouz et Thea Miron

JAKOB DER LÜGNER : QUAND LE MENSONGE DEVIENT UNE ŒUVRE D'ART

Et si la vérité n'était pas toujours la meilleure des solutions ? C'est dans son œuvre cinématographique *Jakob der Lügner* que le réalisateur Frank Beyer explore cette question. Le film raconte l'histoire de Jakob, un homme juif parfaitement ordinaire, qui prétend entendre des nouvelles encourageantes à la radio concernant la guerre, au cœur d'un ghetto juif. Ce geste, à la fois bienveillant et risqué, pèsera graduellement sur les épaules du protagoniste. *Jakob der Lügner*, étant la seule production est-allemande à avoir été nommée aux Oscars, ne se contente pas seulement d'explorer les dilemmes moraux liés au mensonge de manière captivante. La cinématographie, particulièrement efficace, renforce également l'atmosphère oppressante du ghetto, soulignant alors le désespoir ambiant et l'urgence de la survie.

La thématique du mensonge : une arme à double tranchant

La thématique du mensonge dans le film est explorée avec une telle finesse qu'elle offre alors une dualité qui enrichit l'histoire. En effet, d'un côté, l'acte de Jakob est présenté comme bienveillant. Il espère offrir une lueur d'espoir dans le ghetto et protéger ses camarades, comme ce qui est fait dans le célèbre film de Roberto Benigni *La vita è bella* (*La vie est belle*), sorti une vingtaine d'années plus tard. Cependant, Frank Beyer ne s'arrête pas là. Il présente également une perspective troublante à mesure que le mensonge de Jakob se concrétise. Ce dernier se lance dans une série de prises de risques mettant en péril non seulement lui-même, mais aussi sa communauté. Cette dualité invite le spectateur à s'interroger sur les deux dimensions du mensonge, rendant l'expérience filmique encore plus humaine.

La cinématographie : un reflet de l'oppression

L'histoire que raconte *Jakob der Lügner* en est une de faux espoirs

et d'impuissance face à un monde qui a tourné le dos à une partie de sa population. La cinématographie aide à construire l'univers tragique du film de plusieurs façons. La couleur brune, ainsi que le beige, se retrouvent abondamment dans les plans du long métrage, que ce soit par la présence d'un mur délabré qui cadre les personnages, par les vieux bâtiments qu'arbore le camp ou par les vêtements que portent les détenus. L'utilisation de ces couleurs apporte à l'histoire un ton sinistre, dépourvu de couleurs vives, qui rappelle aux spectateurs les conditions déplorables de vie auxquelles ces gens faisaient face. Ceci permet aussi un contraste puissant entre les séquences de « flash-back » qui se passent avant la guerre, où les couleurs sont présentes et où l'atmosphère est plus joyeuse.

(Gare aux divulgâcheurs pour ce paragraphe)

De plus, ce choix artistique renforce l'impact des plans de forêt verte qui apparaissent à la fin, lorsque les détenus sont transportés en train vers un futur indéterminé. Il est ironique que le paysage le plus coloré vu durant toute la durée du film soit associé à un avenir incertain et possiblement tragique. Cette fin laisse un goût amer dans la bouche du spectateur ; ainsi, le réalisateur a bien fait son travail. Le film utilise également de nombreux plans rapprochés pour cadrer les

personnages, permettant de discerner chaque émotion transmise par Vlastimil Brodský, l'acteur principal. Nous scrutons ainsi les personnages comme sous une loupe, les rendant plus humains et plus attachants.

Bref, *Jakob der Lügner* n'est pas un film qui a été nommé aux Oscars pour rien : le film utilise la composition de chaque plan pour renforcer l'histoire. Voilà le travail de vrais cinéastes !

Jakob der Lügner

Film dramatique de Frank Beyer. Avec Vlastimil Brodsky, Erwin Geschonneck, Henry Hübchen. Allemagne. 1974. 100 minutes. En location



Dans le cadre du ciné-club Le 3e Œil et de son partenariat avec le Goethe Institut, les étudiants.es ont été invités.es à assister à une représentation spéciale du film allemand *Das Weisse Band* (Le ruban blanc) de Michael Haneke au Goethe Institut de Montréal.

Das Weisse Band

Clémence Lallier-Lafleur et Ophély Coallier

Das Weisse Band: un film engagé et significatif

Ce drame historique et psychologique, vainqueur de la Palme d'or du Festival de Cannes 2009, ne laisse pas indifférent. Michael Haneke, le réalisateur, nous présente une œuvre pleine de dualités, et ce, dans toutes les sphères d'une société ébranlée. En effet, cette histoire se situe dans un petit village allemand, dans les années 1913-1914, où la religion règne et où la violence quotidienne est à son comble. Le narrateur, le professeur de l'école du village, nous guide tout au long du film au travers des maisons du village en nous racontant les histoires abominables qui se produisent tout au cours de l'année précédant la Première Guerre mondiale. On comprend vite que les racines de cette guerre sont enterrées profondément.

Les thèmes dénoncés

Les enfants du village prennent

une place importante dans cette œuvre. Nous les voyons de manière extrêmement vulnérable, subissant d'effroyables châtiments qui crèvent le cœur. Les enjeux familiaux sont dénoncés de façon crue et dans chacune des familles, nous sommes témoins de violence, que ce soit physique, mental ou sexuel. La religion n'est pas montrée sous son meilleur jour non plus. En effet, elle est omniprésente dans cette société et possède une mainmise sur la vie quotidienne des villageois. Servant aussi souvent d'excuse pour commettre des gestes domestiques questionnables, cette croyance patriarcale perdure et donne un certain pouvoir au pasteur ainsi qu'aux pères des familles. Enfin, le secteur institutionnel n'est pas très bien représenté non plus et forme une énorme dualité avec les campagnards. En effet, la noblesse est dépeinte de manière hautaine et n'a pas de réel intérêt envers le peuple. Nous les voyons

très peu interagir avec ces derniers. Leurs seuls intérêts sont les leurs. C'est donc dire que le film montre une société déchirée par une série de rapports de force entre puissants et faibles.

La signification du ruban blanc

Même si le titre du film est *Le ruban blanc*, il n'est pas souligné énormément au cours du long-métrage. Sa signification est même cachée. Cependant, le ruban blanc forme une puissance écrasante dans cette société. En effet, montré surtout dans la maison du pasteur, il désigne la pureté et l'innocence que les enfants doivent représenter aux yeux de tous. On le place donc physiquement sur les jeunes, dans les cheveux pour les filles et pour les garçons, enroulés autours du bras, moyennant ainsi cette pression de n'enfreindre aucun péché. Un tel symbole de « pureté » n'est pas sans rappeler les dérives nazies à venir. Cela contraste considérablement avec les actions des adultes qui commettent des actes, souvent envers les enfants, qui vont complètement à l'inverse de cette métaphore puritaine.

Si le film est d'une pertinence incroyable pour les thèmes qu'il aborde, en nous mettant en garde contre la décadence de la société comme source potentielle du fanatisme, il importe de mentionner ses qualités esthétiques. Le noir et blanc, signé Christian Berger, est d'une grande beauté, illustrant encore une fois cette dualité à l'œuvre dans le scénario. Et la musique, signée Guillaume Sciamma, à elle seule, mérite un visionnement!

Film dramatique de Michael Haneke. Avec Christian Friedel, Ulrich Tukur, Josef Bierbichler. Allemagne, Autriche, 2009, 144 minutes.



Dans le cadre du ciné-club Le 3e Œil, les étudiants.es ont été invités.es à assister à l'avant-première du film *The Substance* de Coralie Fargeat au Cinéma du Parc le 15 septembre dernier.

The Substance

Kenza Bouhnass-Parra

The Substance : « Your 141 min insanity package »

C'est le grand retour en salles de Coralie Fargeat et ce dernier fait tourner les têtes! *The Substance*, qui a raflé le prix du meilleur scénario à Cannes, ainsi que le People's Choice Award for Midnight Madness au Festival du Film de Toronto (TIFF), s'annonce comme l'un des événements cinématographiques les plus importants de l'année.

Dans ce « body horror » futuriste, Elisabeth Sparkle (Demi Moore) est une célébrité qui passe le cap de la cinquantaine. Elle est ainsi jugée comme obsolète par l'industrie dans laquelle elle gravite. Refusant d'accepter le déclin de sa célébrité, elle se tourne vers une drogue mystérieuse issue du marché noir, la Substance, qui est supposée créer une version plus jeune, et donc meilleure, d'elle-même (Margaret Qualley).

The Substance est un des films les plus audacieux que j'ai eu la chance de voir. Non seulement le film plonge directement dans le sujet de la représentation des femmes vieillissantes sans jamais détourner le regard des aspects honteux comme la jalouse et l'envie, mais en plus, Fargeat s'attaque aux conséquences du « male gaze » sur les protagonistes féminines au cinéma en jouant de manière ingénieuse avec la caméra, que ce soit par des cadrages ou des mouvements, afin de montrer comment la femme est facilement sexualisée à l'écran. Sans parler de la critique des tropes habituels qui servent à démoniser les protagonistes féminines. C'est extrêmement rafraîchissant de voir comment la réalisatrice représente à la fois une femme vieillissante qui se bat de toutes ses forces pour rester pertinente dans un univers qui la rejette et une nouvelle venue absolument prête à tout pour obtenir ce qu'elle désire, c'est-à-dire une place

dans ce monde superficiel. Le « body horror » représente un enjeu majeur de ce film et il est utilisé de manière brillante. Il devient le vecteur servant à illustrer les changements, souvent traumatisques, que subissent le corps de ces deux femmes. Les corps fracturés sont une métaphore de la société qui est elle-même fracturée, et ce parallèle est lourdement chargé de symbolisme afin d'illustrer le point de rupture, à savoir quand les femmes en ont assez de prétendre et qu'elles se révoltent contre ce système injuste.

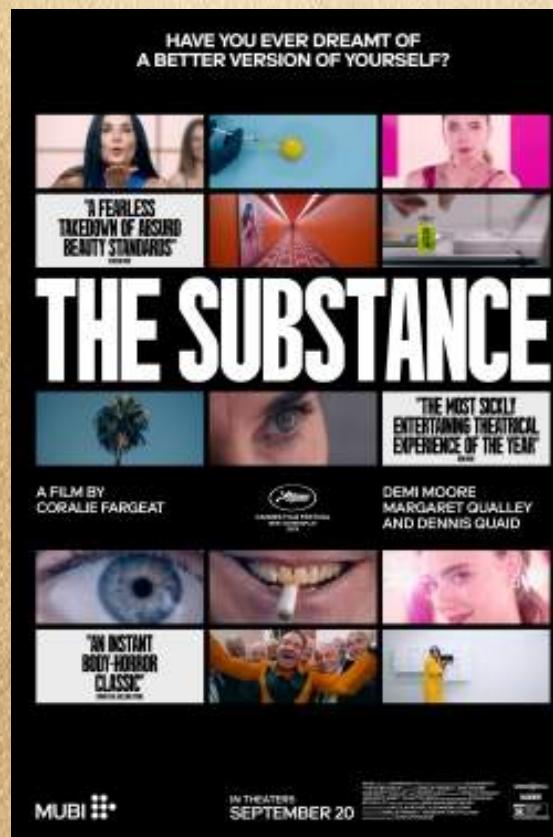
Le film oscille brillamment entre le désespoir et la comédie, mais sans jamais s'éloigner de son commentaire social virulent. Par contre, le scénario glisse vers la fin dans une esthétique qui ne semble reposer que sur la valeur choquante de l'image, ce qui m'a fait décrocher un peu. Le concept de la substance et de ses conséquences dévastatrices est poussé à son paroxysme, peut-être même trop. Même si on quitte la salle en ayant expérimenté une forte catharsis, la critique sociale aurait pu nous être proposée de manière plus subtile, plutôt qu'enfoncée de force dans nos gorges.

Margaret Qualley est transcendante dans ce rôle. Nous sommes pendus à ses lèvres à chacune de ses lignes de dialogue et nous ne pouvons détourner le regard alors qu'elle nous charme avec ses yeux, ses sourires et ses mouvements. Dennis Quaid est parfait dans le rôle du patron misogynie qui agit à la fois comme relâchement comique dans le film. Mais c'est avant tout le spectacle de Demi Moore, qui vole complètement l'écran à ses collègues. L'actrice brille dans un rôle qui lui permet d'exploiter des facettes de son jeu qu'elle n'avait jamais pu montrer avant. Sa performance est pleine de folie et de brutalité, mais c'est sa vulnérabilité qui nous tient sur le bout de nos sièges jusqu'à la fin, le cœur dans la gorge.

Avec des décors captivants, une cinématographie impressionnante rappelant parfois celle de Kubrick, et un montage coup de poing qui ne nous laisse pas le temps de reprendre notre souffle au fur et à mesure que nous avançons dans la trame narrative, le film fait preuve d'une personnalité cinématographique bien définie. Et

pourtant, c'est la conception sonore qui marque le plus le spectateur. Le son représente à lui seul une raison pour se déplacer en salle. Il y a quelque chose de primitif dans cet univers sonore, et on grince des dents à plusieurs reprises. Les bruits de la substance liquide, les instruments futuristes, les gémissements de douleur, et les cliquetis des talons deviennent un personnage en soi et transforment le film en une expérience sensorielle inoubliable.

The Substance est désormais sur la



plateforme de visionnement Mübi, distributeur officiel du film.

Film d'horreur de Coralie Fargeat. Avec Demi Moore, Margaret Qualley et Dennis Quaid. Coproduction France, Angleterre et États-Unis, 2024, 141 minutes, en salles et sur Mübi.



Dans le cadre du cours Analyse filmique donné en première session, les étudiants.es ont eu la chance de rencontrer au Collège la réalisatrice Annick Blanc après avoir vu son dernier film, *Jour de chasse*.

Jour de chasse

Blanche Lauzon

«Jour de chasse» : un virage captivant sur les stéréotypes de l'horreur

Blanche Lauzon, 24 septembre 2024, Analyse filmique, Collège de Maisonneuve

Jour de chasse, réalisé par Annick Blanc et mettant en scène notamment Nahéma Ricci, Bruno Marcil et Marc Beaupré, est sorti en salle le 16 août 2024, après avoir été très bien reçu au festival texan *South by Southwest* et au festival montréalais *Fantasia*. N'ayant qu'un budget de 2,5 millions de dollars pour son premier long métrage, Annick Blanc a tout de même réussi à nous surprendre avec une histoire imprévisible et une direction photo magnifique. Le film déconstruit les codes de l'horreur en brisant les nombreux stéréotypes présentés. Plusieurs enjeux sociétaux, comme la masculinité toxique, sont représentés avec réalisme et tact, ce qui en fait un film pertinent et mémorable.

Tout commence avec Nina, une jeune femme travailleuse du sexe, qui se retrouve sans autre choix que de se faire héberger par un groupe d'hommes dans une cabane de chasse dans les bois. Sans connexion avec l'extérieur, Nina se retrouve plongée dans le monde de ces chasseurs machos. Apprenant à les connaître, elle se sent faire partie de la meute et un équilibre s'installe, quoique précaire. Il en faut peu pour que l'arrivée d'un immigrant sans papiers bouleverse cet ordre préétabli et vienne brouiller la frontière entre ce qui est réel et ce qu'il ne l'est pas.

Annick Blanc a voulu prouver qu'au Québec, nous pouvons réaliser de bons films de genre, et la manière dont les stéréotypes sont abordés et déjoués en est la preuve. Les personnages de *Jour de chasse* semblent prévisibles – une travailleuse du sexe, un sans-papiers et des chasseurs machos – mais leurs interprétations nous surprennent et

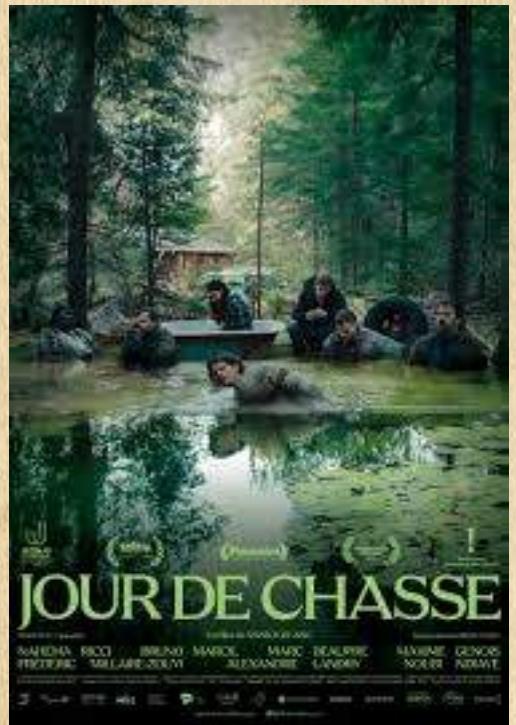
sont sorties des terrains battus. Nina est une femme forte qui sait ce qu'elle veut, qui ne se laisse pas faire et qui est confortable dans sa sexualité. L'immigrant, Doudos, occupe une place cruciale et est représenté de manière respectueuse. Les hommes, eux, ne sont pas simplement machos ; certains démontrent une sensibilité surprenante.

Cette humanisation de ce groupe d'hommes est étroitement liée avec ce qui a motivé Annick Blanc à commencer à écrire *Jour de chasse* il y a plus de dix ans. En effet, sortant d'une relation toxique, elle voulait raconter son expérience à travers son film. Les cinq chasseurs représentent donc les différents aspects de la personnalité de cet ex-conjoint, comme elle l'a expliqué lors d'une conférence au Collège Maisonneuve. Grâce à ces personnages nuancés et à cette touche personnelle, nous nous attachons à cette meute malgré ses agissements alarmants. Cela rajoute une touche de réalisme à l'histoire, montrant que personne n'est complètement noir ou blanc.

Un des points forts de *Jour de chasse* est sans contredit la direction photo, effectuée par Vincent Gonneville. Par les plans remarquables, les cadrages particuliers et l'éclairage magnifique, Annick Blanc et Vincent Gonneville arrivent à transformer ce qu'on pourrait qualifier de grotesque en une scène artistique et magnifique. Par exemple, le film comprend une scène de dépeçage d'un cerf. Elle aurait pu être montrée comme quelque chose de répugnant, mais elle est d'une beauté surprenante, presque poétique. De plus, les personnages sont parfois cadrés de manière originale, très serrés et tronqués, ce qui nous donne l'impression d'être proche d'eux, d'être dans leur monde. C'est un cadrage qu'Annick Blanc utilise fréquemment dans ses films, comme dans son court-métrage *La couleur de tes lèvres* (2018), et il nous permet de ressentir davantage les émotions des protagonistes.

Outre la direction photo, la mise en scène est également un atout de ce film. Le huis clos en forêt, accentué par les décors, les couleurs et l'éclairage, rajoute à cette ambiance pesante qui

nous suit tout au long du film. On a l'impression que, peu importe ce qu'il se passe, les personnages sont coincés dans ces bois des Laurentides avec les problèmes qui leur tombent dessus ou qu'ils ont eux-mêmes provoqués. Le jeu d'acteur de Nahéma Ricci, qui interprète Nina, est aussi un point fort de *Jour de chasse*. Même si elle n'avait pas l'habitude de jouer un rôle comme celui-ci, elle semble faite pour incarner Nina. On croit à son personnage à 100%.



Jour de chasse

9/10

Thriller psychologique d'Annick Blanc. Avec **Nahéma Ricci, Bruno Marcil, Marc Beaupré, Frédéric Milaire-Zouvi, Alexandre Landry, Maxime Genois et Noubi Ndiaye.** Canada, 2024, sur plateformes.



Bref, on sent que les dix années passées sur ce film ont porté fruit. Le premier long métrage d'Annick Blanc est une réussite autant sur le plan de l'histoire que de la réalisation. La déconstruction des stéréotypes, la mince frontière entre le réel et l'imaginaire et l'ambiance pesante du film nous gardent en haleine tout au long, jusqu'à la fin qui nous laisse bouche-bée. *Jour de chasse* est la preuve qu'on peut faire de l'excellent film de genre au Québec.

Dans le cadre du cours Analyse filmique donné en première session, les étudiants.es ont eu à réfléchir à la question suivante : **le film anti-guerre existe-t-il vraiment?** Pour y arriver, ils.elles ont vu le film *Full Metal Jacket* (1987) de Stanley Kubrick ainsi que *All Quiet on the Western Front* (2022) d'Edward Berger, dans le cadre de notre partenariat avec le Goethe Institute de Montréal sur le cinéma allemand.

Full Metal Jacket

Nine Ada Harmattan

Films de guerre : mourir à quel prix

Full Metal Jacket, un film anti-guerre sorti en 1987, a été réalisé par Stanley Kubrick, avec la collaboration de Michael Herr et Gustav Hasford. Ils se sont basés sur "The Short-Timers", un roman de guerre publié en 1979, écrit par Hasford, qui évoque son expérience en tant que vétéran du corps des Marines dans la guerre du Vietnam. Le film se divise en deux parties distinctes : la première se concentre sur l'entraînement des Marines et la seconde suit ces mêmes soldats au Vietnam.

« **All Quiet On The Western Front** » est un film allemand sur la Première Guerre mondiale, réalisé par Edward Berger, qui existe en trois versions : une de 1930, une de 1979 et une de 2022. Je vais m'attarder sur la plus récente pour cette analyse. Cette

dernière est adaptée du roman d'Erich Maria Remarque et propose une vision moderne des atrocités de la Première Guerre mondiale. Le film décrit le traumatisme physique et mental des soldats allemands pendant la guerre ainsi que leur détachement de la vie civile.

Impact psychologique

« I must shoot straighter than my enemy, who is trying to kill me. I must shoot him before he shoots me. I will. Before God I swear this creed: my rifle and myself are defenders of my country, we are the masters of our enemy, we are the saviors of my life. » Joker – *Full Metal Jacket*

Tout d'abord, les deux films présentés sont clairement anti-guerres. La chanson « Hello Vietnam » au début de « *Full Metal Jacket* » nous avertit déjà du changement de caractère que vont subir les personnages : « Goodbye my

darling, hello Vietnam. A hill to take, a battle to be won. » Durant la première partie, le film se concentre sur la torture psychologique que subissent les recrues. On ne sait rien d'eux ; le seul aspect d'individualité qui leur est donné réside dans leurs surnoms. Mais encore, ces noms sont rattachés à leurs traits physiques, ce qui est une manière de les dénigrer. Les insultes du sergent chef ne sont rien d'autre que de l'intimidation qui pousse les jeunes à douter d'eux-mêmes et de leur valeur. Il veut annihiler leur personnalité, les rendre antipathiques et leur enlever toute émotion. Leonard « Gomer Pyle » en est un bon exemple : après avoir subi trop d'abus de la part du sergent Hartman et de ses camarades, il n'avait plus peur de rien, ni de la mort, ni de prendre la vie de quelqu'un. L'entraînement du sergent s'est retourné contre lui...

Plusieurs scènes dans « All Quiet On The Western Front » sont filmées en travelling pour que le public se sente immergé dans l'histoire et soit anxieux pour les personnages. Cela ajoute du suspense. D'une part, lorsque Paul Baümer, le jeune soldat allemand,

questionne l'étiquette sur le vêtement qui lui est offert, portant le nom « Heinrich Gerber », il se fait dire que la veste était trop petite pour l'autre. Mais on sait bien, grâce au montage époustouflant du début, ce qui lui est arrivé et qu'il s'agit d'un mensonge pour le manipuler à rester. L'habit en question appartient à un autre jeune soldat allemand, mort au combat celui-là. D'autre part, le changement d'humeur est impossible à manquer : les jeunes étaient enthousiastes à l'idée de se battre pour leur pays, ils chantaient, se faisaient des blagues, riaient et souriaient. Mais, contrairement à ce qu'ils avaient été convaincus à croire, Paul réalise vite la réalité liée à la brutalité du combat. La première perte met en lumière sa dévastation émotionnelle et souligne que survivre à la guerre n'est pas une question de compétence, mais de chance. Le film met également en avant la souffrance associée aux traumatismes et au désespoir. Prenant Tjaden Stackfleet comme exemple, après avoir été blessé au pied, il prend sa propre vie, alors qu'il avait de grandes chances de survivre. Cela prouve que même ceux

qui survivent sont marqués à vie.

Déshumanisation

Ensuite, dans le premier film que j'ai présenté, les toilettes n'ont pas de cabine ; les personnages vivent comme des animaux, des sauvages. L'armée a transformé ces jeunes hommes en machines de guerre. Le processus de déshumanisation est conçu pour que les recrues n'hésitent pas à tuer une fois la guerre commencée. Notamment, l'instructeur leur disait de prendre soin de leur arme comme s'il s'agissait d'une femme. Animal Mother avait « I am death » écrit sur son casque et le devient littéralement. Il dirige son groupe vers « le sniper », et le Joker tue la jeune fille, perdant ainsi son innocence. Cependant, une dualité peut être observée chez le Joker : « Born to kill » est inscrit sur son casque, tandis que le symbole de la paix est sur son cœur. Cela montre comment Hartman a détourné son esprit, mais le Joker a conservé son cœur. Enfin, dans la deuxième partie, les Vietnamiens restent en arrière-plan, ce qui donne un sentiment de détachement. Puis, la dernière scène, où les soldats chantent « Mickey Mouse

», une chanson d'une émission pour enfants, offre un contraste entre une violence extrême et une mélodie douce et enfantine, saisissant la banalité des meurtres dans le film.

Une dualité se retrouve aussi chez Paul Baümer : après avoir tiré sur un soldat français, il tente de le sauver, malgré le fait qu'il soit déjà trop tard. De plus, les pertes brutales de camarades soulignent la souffrance et la frayeur, mais aussi l'indifférence croissante des soldats face à la mort. Les ordres viennent de personnes en position d'autorité, sans considération pour la vie des soldats ; par exemple, ils sont renvoyés au combat alors qu'ils croyaient pouvoir enfin rentrer chez eux grâce à la signature de l'Armistice. La déshumanisation est également accentuée par les angles de caméra, parfois en plongée, faisant paraître les soldats comme des proies dans un grand jeu qui les dépasse.

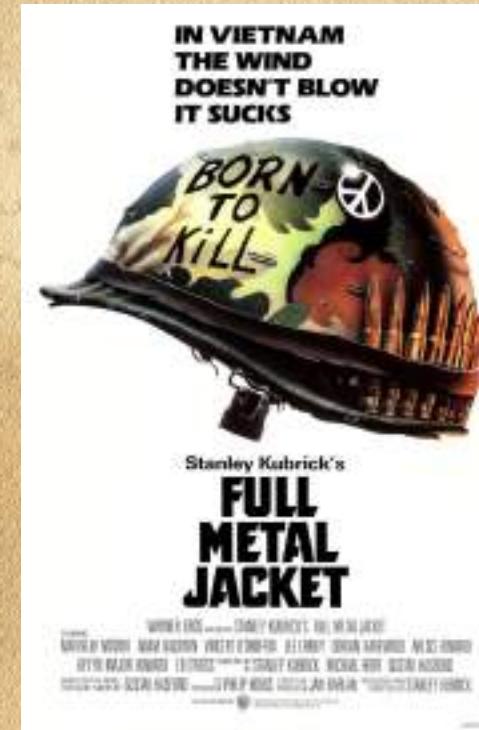
Ne glorifie pas la guerre
Finalement, dans le film de Kubrick, la fragilité mentale des hommes remet en question l'idée que l'armée crée

des héros. Il montre que les pertes, peu importe la raison de la guerre, n'ont aucun poids comparé aux conséquences du conflit. Cela peut être comparé aux scènes de bataille dans le film d'Erich Maria, qui sont remplies de violence et de mort, peignant la guerre comme une destructrice de vies, plutôt que le théâtre d'actes héroïques. La manipulation et la désinformation des jeunes par les autorités, qui promettent gloire et honneur, se transforment en désillusion, reflétant comment la guerre est souvent présentée comme une solution, tandis qu'en réalité, elle n'apporte que destruction et douleur. Le film utilise également des visuels puissants en insérant des séquences de bombardement en plans très larges pour illustrer la destruction des paysages et

de la nature, créant une désolation.

Les deux films sont un fort rappel que la guerre n'est pas un événement triomphant, mais une tragédie qui affecte gravement tout le monde. De toute évidence, ces films ne célèbrent pas la guerre, se contentant de faire ressortir ses atrocités et son absurdité.

« If a story seems moral, do not believe it. If at the end of a war story you feel uplifted, or if you feel that some small bit of rectitude has been salvaged from the larger waste, then you have been made the victim of a very old and terrible lie. » Tim O'Brien, écrivain vétéran du conflit au Vietnam.



Conclusion

En conclusion, « Full Metal Jacket » et « All Quiet On The Western Front » sont des films anti-guerres qui critiquent brutalement la nature des conflits armés. Ils dénoncent les impacts psychologiques horribles non seulement sur ceux qui y participent, mais aussi sur le reste de la population. Ils explorent la déshumanisation subie par les soldats, exposant comment la violence et le conditionnement militaire leur enlèvent leur humanité. Ces œuvres révèlent la réalité sombre de la guerre en nous amenant à réfléchir sur ses horreurs plutôt que sur sa fausse glorification.

« War is hell, [...] War is nasty; war is fun. War is thrilling; war is drudgery. War makes you a man; war makes you dead. » Tim O'Brien.

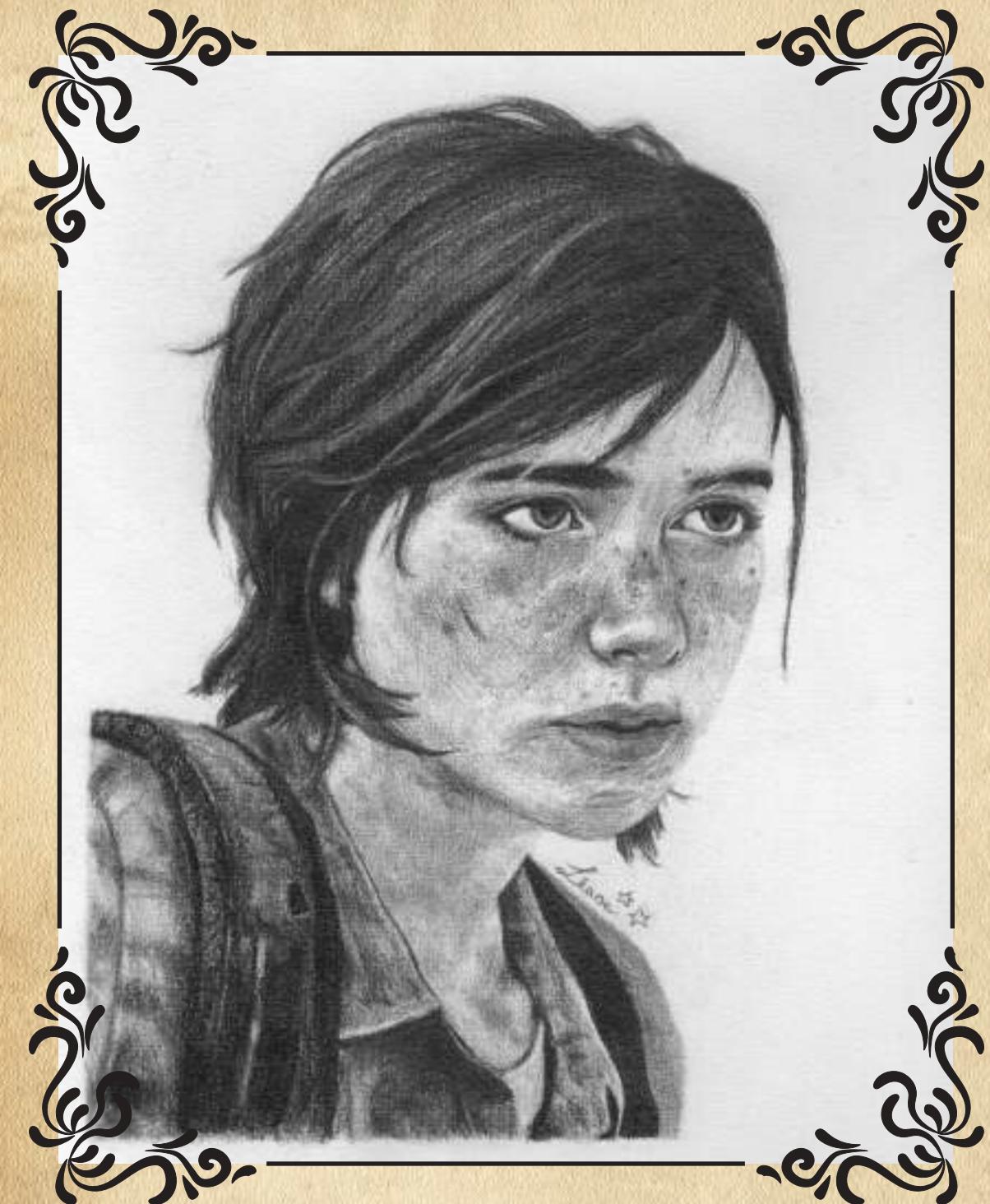


Arts Visuels





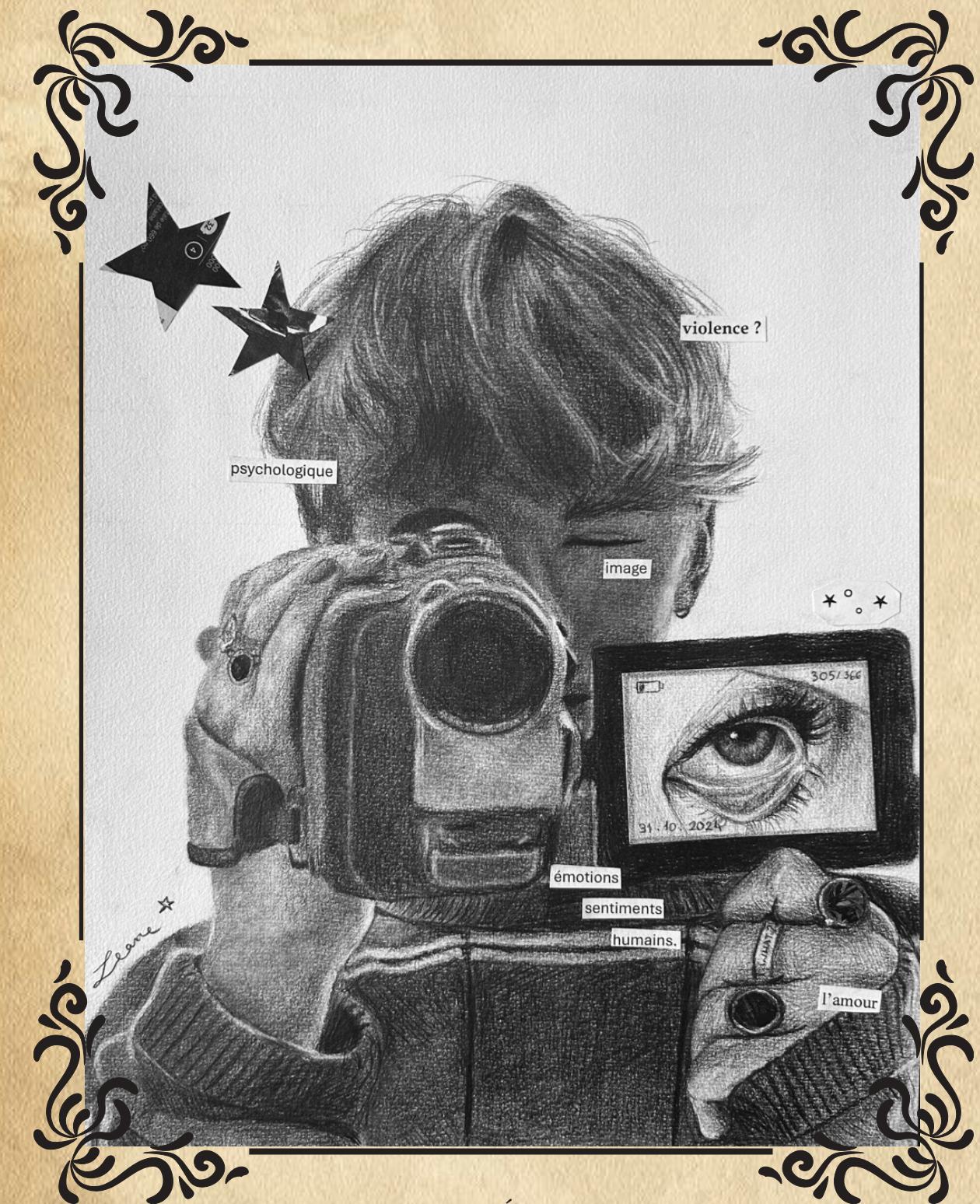
Autoportait
Crayons de couleur
Clémence Lallier-Lafleur



Portrait d'Ellie
Graphite
Léane Masi



À la manière de Pollock
Huile sur toile
Justin Rousseau



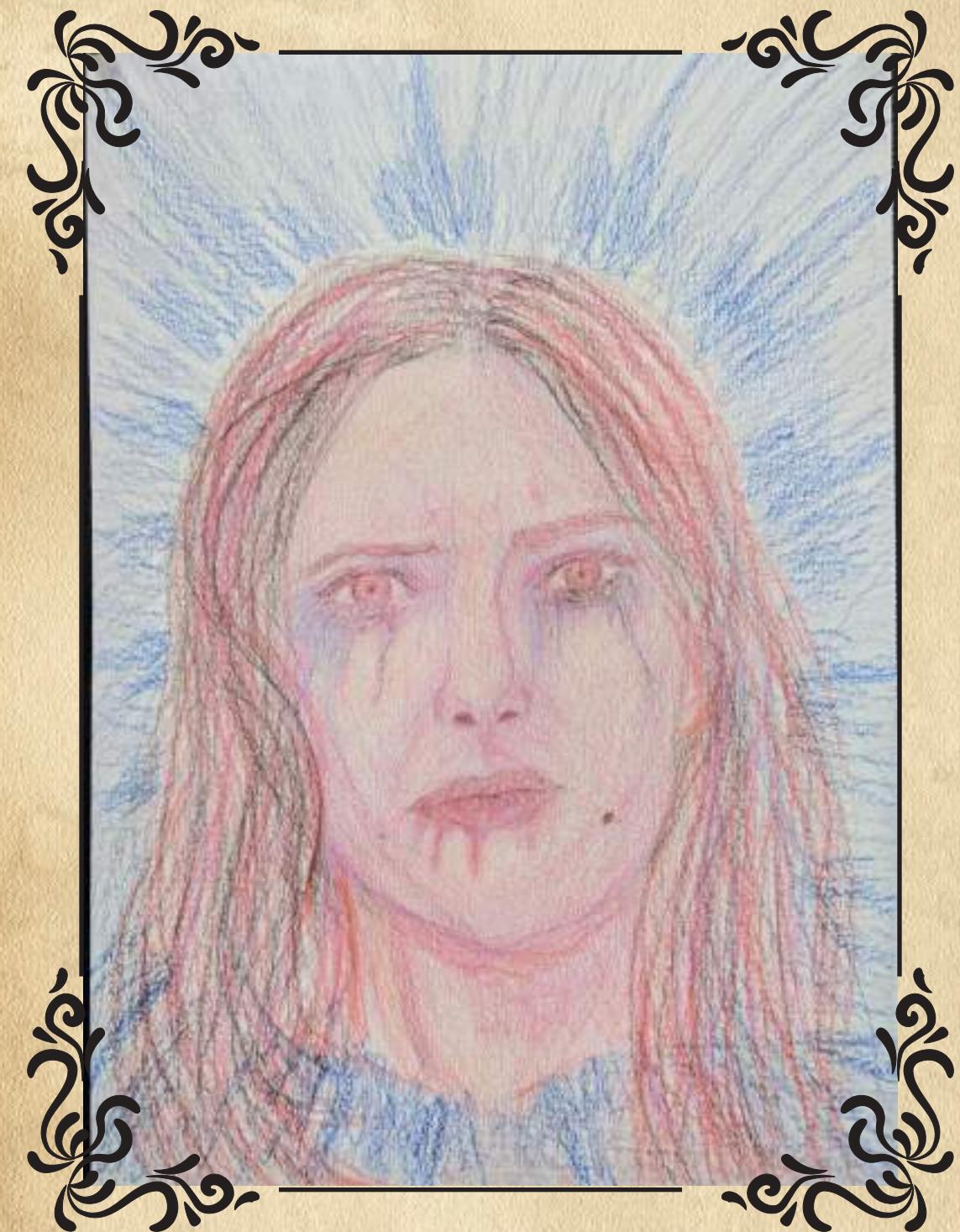
Érosion
Graphite et collage sur papier
Léane Masi



Le nu, l'accident et l'inquiétant

Pastel sec

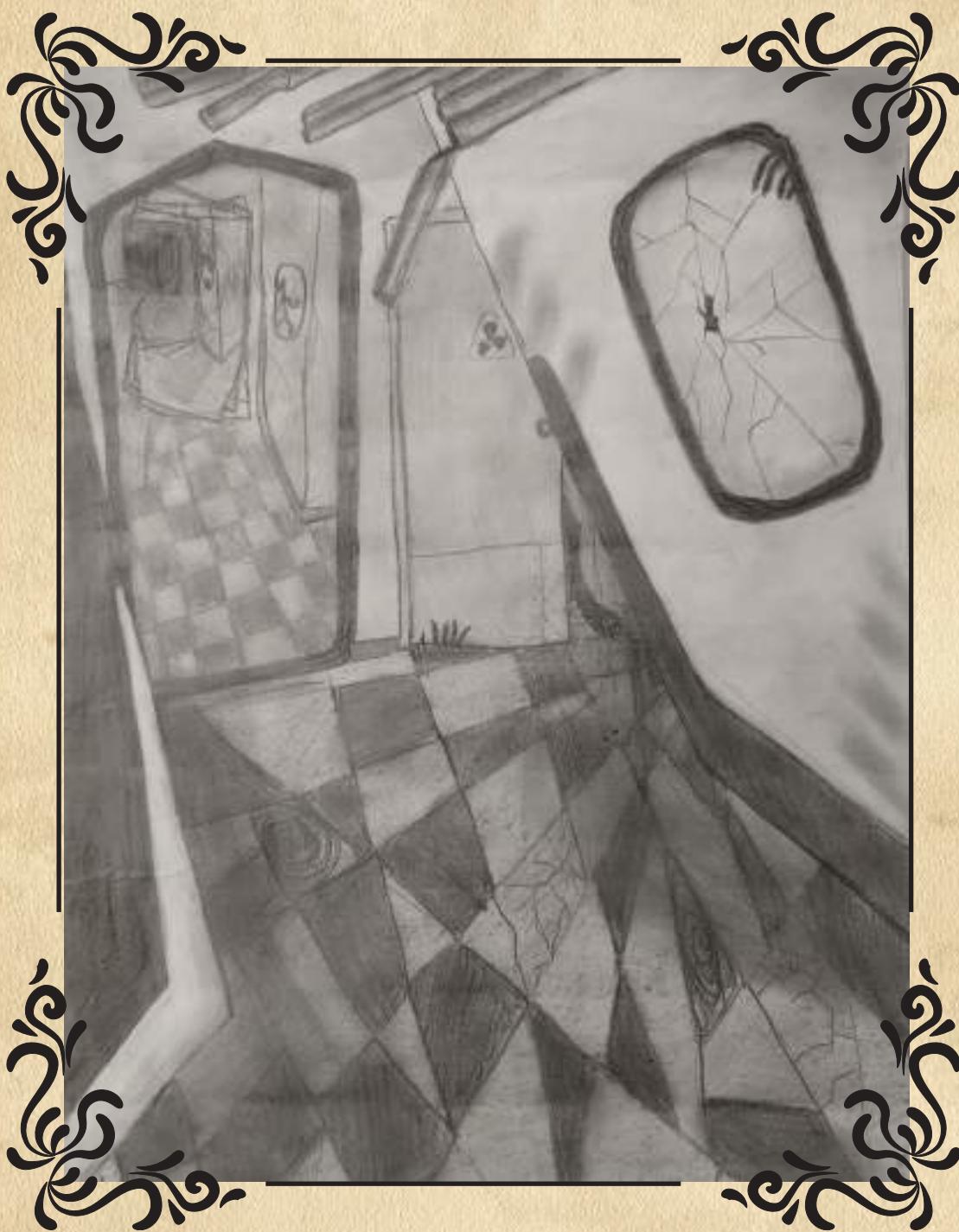
Vincent Ross



Autoportrait

Crayon de couleurs

Stella Herce



Architecture transformée
Graphite
Stella Herce



Autoportrait
Crayon de couleurs
Marie-Luce Ramsay



Le plein et le vide
Encre
Matis Naggar-Beauchesne



Zine p.8
Collage
Myakim Larivière

Notes

*L'art poursuit dans le même sens
et maintient vivante comme une
flamme notre part d'inachevé, cela
même qui nous pousse à progresser.*

Robert Musil